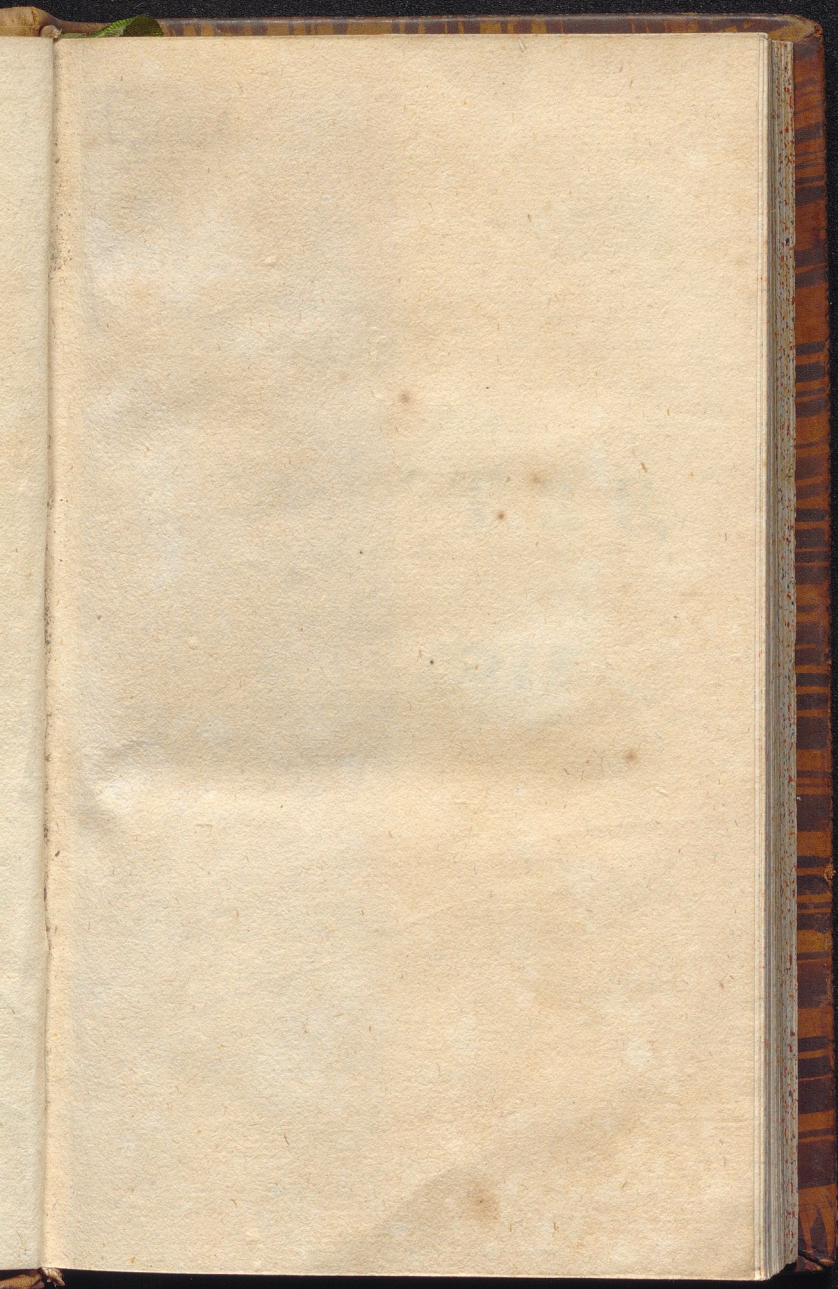
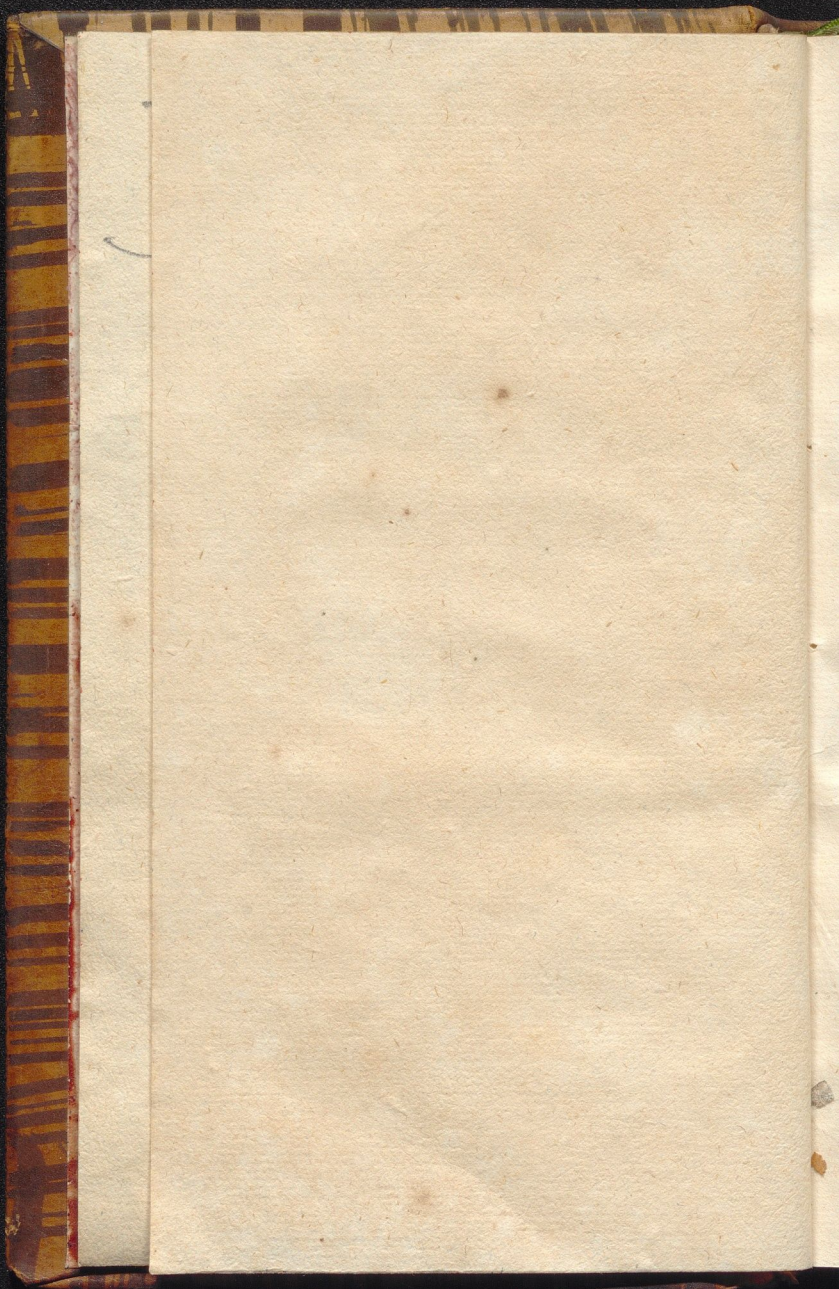






D





ELECTRE,

TRAGÉDIE.

ELECTRE

T R A G E D I E



L 33





P R E F A C E.

SE louer ou se plaindre du Public ; stile ordinaire des Préfaces. Jamais Auteur Dramatique n'eut une plus belle occasion de suivre un usage que la vanité de ses Confreres a consacré dès long-tems. En effet ; je sçai peu de Pieces dont on ait parlé plus diversément , que celle-ci ; & il n'y en a peut-être point qui ait mieux mérité tout le bien & tout le mal qu'on en a dit. Mes Amis d'une part , les Critiques de l'autre , ont outré la matiere sur cet article. C'est donc aux Gens indifferens que ceci s'adresse , puisqu'ils sont ceux qui doivent être précisément à notre égard , ce qu'on appelle Public. On me reproche des longueurs dans mes deux premiers Actes : trop de complication dans le Sujet. Je passe condamnation. La sortie d'Electre de dessus la Scene dans le premier Acte , y laisse un vuide qui le fait languir dans tout le reste. Une bonne partie du second tient plus du Poëme Epique , que du Tragique : en un mot , les descriptions y sont trop fréquentes : trop de complication. A

cela je n'ai qu'une chose à répondre : le Sujet d'Electre est si simple de lui-même, que je ne crois pas qu'on puisse le traiter, avec quelque esperance de succès, en le dénuant d'Episodes. Il s'agit de faire périr les meurtriers d'Agamemnon; on n'attend pour cela que le retour d'Oreste. Oreste arrivé, sa reconnoissance faite avec sa Sœur, voilà la Piece à son dénouement. Quelque peine qu'ait l'action à être une, parmi tant d'interêts divers, j'aime mieux encore avoir chargé mon Sujet d'Episodes, que de déclamations. D'ailleurs notre Théâtre soutient mal aisément cette simplicité si chérie des Anciens; non qu'elle ne soit bonne, mais on n'est pas toujours sûr de plaire en s'y attachant exactement. Pour l'Anachronisme qu'on m'impute sur l'âge d'Oreste, ce seroit faire injure à ceux qui ont fait cette Critique que d'y répondre. Il faut ne pas entendre le Théâtre, pour ne sçavoir pas quels sont nos droits sur les Epoques. Je renvoye là-dessus à Xipharès dans Mithridate, à Narcisse dans Britannicus. Faire naître Oreste avant ou après le siege de Troie, n'est pas un point qui doit être litigieux dans un Poëme. J'ai bien un autre Procès à soutenir contre les zélateurs de l'Antiquité, plus considerable selon eux, plus leger encore selon moi, que le précédent. C'est l'amour d'Electre; c'est l'audace que j'ai eüe de lui donner des sentimens que Sophocle

s'est bien gardé de lui donner. Il est vrai qu'ils n'étoient point en usage sur la Scene, de son tems; que s'il eût vécu du nôtre, il eût peut-être fait comme moi. Cela ne laisse pas d'être un attentat jusques-là inouï, qui a soulevé contre un Moderne inconsidéré toute cette Région idolâtre, où il ne manque plus au culte qu'on y rend aux Anciens, que des Prêtres & des Victimes. Enfin quelques Sages protestent contre cet abus; les préjugés prévalent, & la prévention va si loin, que tels qui ne connoissent les Anciens que de nom, qui ne sçavent pas seulement si Sophocle étoit Grec ou François, sur la foi des Dévots de l'Antiquité, ont prononcé hardiment contre moi. Ce n'est point la Tragedie de Sophocle, ni celle d'Euripide que je donne, c'est la mienne. A-t-on fait le Procès aux Peintres, qui depuis Appelle ont peint Alexandre autrement que le foudre à la main?

Dùssent les Grecs encor fondre sur un rebelle.

Je dirai que si j'avois quelque chose à imiter de Sophocle, ce ne seroit assurément pas son Electre; qu'aux beautés près desquelles je ne fais aucune comparaison, il y a peut-être dans sa Pièce bien autant de défauts que dans la mienne. Loin que cet amour dont fait un monstre, en soit un, je prétends qu'il donne encore plus de force au caractère d'Electre.

T

qui a dans Sophocle plus de ferocité que de véritable grandeur : c'est moins la mort de son Pere qu'elle venge, que ses propres malheurs. Triste objet des fureurs d'Egiste & de Clytemnestre : n'y a-t'il pas bien à s'étonner qu'Electre ne soit occupée que de sa vengeance ? Ne faire précisément que ce qu'on doit, quand rien ne s'y oppose en secret, n'est pas une vertu : mais vaincre un penchant presque toujours insurmontable dans le cœur humain, pour faire son devoir, en est une des plus grandes. Une Princesse dans un état aussi cruel que celui où se trouve Electre, dira-t-on, être amoureuse ! Oiii amoureuse. Quels cœurs sont inaccessibles à l'amour ? Quelles situations dans la vie peuvent nous mettre à l'abri d'une passion si involontaire ? Plus on est malheureux, plus on a le cœur aisé à attendrir. Ce n'est point un grand fonds de vertu, qui nous garantit de l'amour ; il nous empêche seulement d'y succomber. Il y a bien de la différence d'ailleurs de la sensibilité d'Electre à une intrigue amoureuse. Les soins de son amour ne sont pas de ces soins ordinaires qui sont la matière de nos Romans. C'est pour se punir de la foiblesse qu'elle a d'aimer le fils du Meurtrier de son Pere, qu'elle veut précipiter les momens de sa vengeance, sans attendre le retour de son frere. Enfin selon le Système de nos Censeurs, s'il ne s'agit que de rendre Ele-

Être tout-à fait à plaindre , je crois y avoir mieux réussi que Sophocle, Euripide, Eschyle, & tous ceux qui ont traité le même Sujet. C'est ajouter à l'horreur du sort de cette Princesse, que d'y joindre une passion, dont la contrainte & les remords ne font pas toujours les plus grands malheurs. Le seul défaut de l'amour d'Electre, si j'en crois mes Amis qui me flatent le moins, c'est qu'il ne produit pas assez d'évenemens dans toute la Pièce; & c'est en effet tout ce qu'on peut raisonnablement me reprocher sur ce chapitre.





A C T E U R S.

CLYTEMNESTRE, Veuve d'Agamemnon, & Femme d'Egiste.

ORESTE, Fils d'Agamemnon & de Clytemnestre, Roy de Mycènes, élevé sous le nom de Tydée.

ELECTRE, Sœur d'Oreste.

EGISTHE, Fils de Thyeste, Meurtrier d'Agamemnon.

ITYS, Fils d'Egiste, mais d'une autre Mere que Clytemnestre.

IPHIANASSE, Sœur d'Itys.

PALAMEDE, Gouverneur d'Oreste.

ARCAS, ancien Officier d'Agamemnon.

ANTENOR, Confident d'Oreste.

MELYTE, Confident d'Iphianasse.

GARDES.

La Scene est à Mycènes, dans le Palais de ses Rois.



ELECTRE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

ELECTRE.



E'moin du crime affreux que poursuit
ma vengeance ,

O Nuit dont tant de fois j'ai troublé
le silence ,

Insensible témoin de mes vives douleurs ,

Electre ne vient plus te confier des pleurs.

Son cœur las de nourrir un desespoir timide ,

Se livre enfin sans crainte au transport qui le guide ;

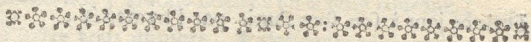
T iij

Favorifez , grands Dieux ! un fi juſte couroux ;
Electre vous implore , & s'abandonne à vous.
Pour punir les forfaits d'une race funeſte ,
J'ai compté trop long - tems ſur le retour d'Oreſte.
C'eſt former des projets & des vœux ſuperflus.
Mon frere malheureux , ſans doute , ne vit plus.
Et vous , Mânes ſanglans du plus grand Roi du
Monde ,
Trifte & cruel objet de ma douleur profonde ,
Mon Pere , ſ'il eſt vrai que ſur les ſombres bords
Les malheurs des vivans puiſſent toucher les morts ;
Ah ! combien doit frémir ton ombre infortunée
Des maux où ta famille eſt encor deſtinée :
C'étoit peu que les tiens alterez de ton ſang
Euſſent oſé porter le couteau dans ton flanc ;
Qu'à la face des Dieux le meurtre de mon Pere
Fût pour comble d'horreurs le crime de ma Mere ;
C'eſt peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis
Le Sceptre qu'après toi devoit porter ton fils ;
Et que dans mes malheurs Egiſthe qui me brave ,
Sans reſpect , ſans pitié traite Electre en eſclave.
Pour m'accabler encor , ſon fils audacieux ,
Irys , juſqu'à ta fille oſe lever les yeux.
Des Dieux & des mortels Electre abandonnée ;

Doit ce jour à son sort s'unir par l'hymenée ,
 Si ta mort m'inspirant un courage nouveau ,
 N'en éteint par mes mains le coupable flambeau .
 Mais qui peut retenir le couroux qui m'anime ?
 Clytemnestre osa bien s'armer pour un grand cri-
 me.

Imitons sa fureur par de plus nobles coups ;
 Allons à ces Autels , où m'attend son Epoux ,
 Immoler avec lui l'Amant qui nous outrage ;
 C'est-là le moindre effort digne de mon courage.
 Je le dois... D'où vient donc que je ne le fais pas ?
 Ah ! si c'étoit l'amour qui me retint le bras !
 Pardonne , Agamemnon ; pardonne , Ombre trop
 chere,
 Mon cœur n'a point brûlé d'une flâme adultere ;
 Ta fille de concert avec tes assassins : /
 N'a point porté sur toi de parricides mains.
 J'ai tout fait pour venger ta perte déplorable ;
 Electre cependant n'en est pas moins coupable.
 Le vertueux Irys à travers ma douleur ,
 N'en a pas moins trouvé le chemin de mon cœur.
 Mais Arcas ne vient point ! Fidele en apparence ,
 Trahit-il en secret le soin de ma vengeance ?
 Il vient, rassurons-nous.

T iij



SCENE II.

ELECTRE, ARCAS.

ELECTRE.

Pleine d'un juste effroi
 Je me plaignois déjà qu'on me manquoit de foi ;
 Je craignois qu'un ami qui pour moi s'intéresse ,
 N'osât plus.... Mais quoi , seul !

ARCAS.

Malheureuse Princesse ,
 Hélas ! que votre sort est digne de pitié ,
 Plus d'amis , plus d'espoir.

ELECTRE.

Quoi ! leur vaine amitié ,
 Après tant de sermens.....

ARCAS.

Non , n'attendez rien d'elle ,
 Madame , en vain pour vous j'ai fait parler mon
 zèle :
 Eux-mêmes , à regret , ces trop prudens Amis ,
 S'en tiennent au secours qu'on leur avoit promis.

Qu'Oreste, disent-ils, vienne par sa présence,
 Rassurer des amis armez pour sa vengeance.
 Palamede, chargé d'élever ce Héros,
 Promettoit avec lui de traverser les flots ;
 Son fils même avant eux devoit ici se rendre ;
 C'est se perdre, sans eux, qu'oser rien entrepren-

dre ;
 Bien-tôt de nos projets la mort seroit le prix.
 D'ailleurs, pour achever de glacer leur esprits ;
 On dit que ce Guerrier, dont la valeur funeste
 Ne se peut comparer qu'à la valeur d'Oreste,
 Qui de tant d'ennemis délivre ces Etats,
 Qui les a sauvez seul par l'effort de son bras,
 Qui chassant les deux Rois de Corinthe & d'Athé-

nes,
 De morts & de mourans vient de couvrir nos plain-

nes,
 Hier ayant la nuit parut dans ce Palais :
 Cet Etranger qu'Egyslhe a comblé de bienfaits
 A qui ce Tyran doit le salut de sa fille,
 De lui, d'Irys, enfin de toute sa famille,
 Est un rempart si sûr pour vos persecuteurs,
 Que de tous nos amis il a glacé les cœurs.
 Au seul nom du Tyran que votre ame déteste,

On frémit ; cependant on veut revoir Oreste ;
 Mais le jour qui paroît me chasse de ces lieux ;
 Je crois voir même Itys : Madame , au nom des
 Dieux ,

Loin de faire éclater le trouble de votre ame ,
 Flatez plutôt d'Itys l'audacieuse flâme :
 Faites que votre hymen se diffère d'un jour ,
 Peut-être verrons-nous Oreste de retour.

ELECTRE.

Cesse de me flater d'une esperance vaine.
 Allez , lâches Amis , qui trahissez ma haine ,
 Electre sçaura bien sans Oreste , & sans vous ,
 Ce jour même à vos yeux signaler son courroux.



SCENE III.

ELECTRE , ITYS.

ELECTRE.

EN des lieux où je suis , trop sûr de me dé-
 plaire ,
 Fils d'Egytthe , oses tu mettre un pied témé-
 raire ;

I T Y S.

Madame , pardonnez à l'innocente erreur
 Qui vous offre un Amant guidé par sa douleur.
 D'un amour malheureux la triste inquiétude ,
 Me faisoit de la nuit chercher la solitude :
 Pardonnez , si l'amour tourne vers vous mes pas ;
 Itys vous souhaitoit , mais ne vous cherchoit pas.

ELECTRE.

Dans l'état où je suis toujours triste , quels char-
 mes
 Peuvent avoir des yeux presqu'éteints dans les lar-
 mes ?

Fils du Tyran cruel qui fait tous mes malheurs ,
 Porte ailleurs ton amour , & respecte mes pleurs.

I T Y S.

Ah ! ne m'enviez pas cet amour , Inhumaine ,
 Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.
 Si l'amour cependant peut desarmer un cœur ,
 Quel amour fut jamais moins digne de rigueur !
 A peine je vous vis , que mon ame éperduë ,
 Se livra sans réserve au poison qui me tuë.
 Depuis dix ans entiers que je brûle pour vous ;
 Qu'ai-je fait qui n'ait dû fléchir votre courroux ?
 De votre illustre sang conservant ce qui reste ,

J'ai de mille complots sauvé les jours d'Oreste.
 Moins attentif au soin de veiller sur ses jours,
 Déjà plus d'une main en eût tranché le cours.
 Plus accablé que vous du sort qui vous opprime,
 Mon amour malheureux fait encor tout mon crime.
 Enfin, pour vous forcer à vous donner à moi,
 Vous sçavez si jamais j'exigeai rien du Roi.
 Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse;
 Ne m'en imputez point la cruelle injustice:
 Au prix de tout mon sang je voudrois être à vous;
 Si c'étoit votre aveu qui me fit votre Epoux.
 Ah! par pitié pour vous, Princesse infortunée,
 Payez l'amour d'Irys par un tendre hymenée:
 Puisqu'il faut l'achever, ou descendre au tombeau
 Laissez-en à mes feux allumer le flambeau.
 Regnez donc avec moi, c'est trop vous en défendre;
 C'est un Sceptre qu'un jour Egypte veut vous
 rendre.

ELECTRE.

Ce Sceptre est-il à moi pour me le destiner?
 Ce Sceptre est-il à lui pour te l'oser donner?
 C'est en vain qu'en esclave il traite une Princesse.
 Jusqu'à le redouter que le traître m'abaisse;

Qu'il fasse que ces fers dont il s'est tant promis ,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son
fils.

Cesse de te flatter d'une esperance vaine ;

Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haine.

Egythe nè prétend te faire mon Epoux ,

Que pour mettre sa tête à couvert de mes coups :

Mais sçais-tu que l'hymen dont la pompe s'apprê-
te ,

Ne se peut achever qu'aux dépens de sa tête ?

A ces conditions je souscris à tes vœux ,

Ma main sera le prix d'un coup si généreux :

Electre n'attend point cet effort de la tienne ,

Je connois ta vertu , rends justice à la mienne.

Crois-moi , loin d'écouter ta tendresse pour moi ,

De Clytemnestre ici crains l'exemple pour toi.

Romps toi-même un hymen où l'on veut me con-
traindre ,

Les femmes de mon sang ne sont que trop à crain-
dre.

Malheureux , de tes vœux quel peut être l'espoir ?

Helas ! quand je pourrois , rebelle à mon devoir ,

Brûler un jour pour toi de feux illégitimes ,

Ma vertu t'en feroit bien-tôt les plus grands crimes.

Je te haïrai moins , fils d'un Prince odieux ;
Ne fois point , s'il se peut , plus coupable à mes
yeux.

Ne me peins plus l'ardeur dont ton ame est épri-
se.

Que peux-tu souhaiter ? Itis , qu'il te suffise

Qu'Electre toute entiere à son inimitié ,

Ne fait point tes malheurs sans en avoir pitié.

Mais Clytemnestre vient : Ciel ! quel dessein l'a-
mene ?

Te fers-tu contre moi du pouvoir de la Reine ?



SCENE IV.

CLYTEMNESTRE , ELECTRE ;

ITYS , GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Dieux puissans ! dissipez mon trouble & mon
effroi ,

Et chassez ces horreurs loin d'Egyste & de moi.

ITYS.

Quelle crainte est la vôtre ? où courez-vous , Ma-
dame ?

TRAGÉDIE.

231

Vous vous plaignez , quel trouble a pû faïfir votre
ame ?

CLYTEMNESTRE.

Prince , jamais effroi ne fut égal au mien ;
Mais ce récit demande un secret entretien.
Jamais sort ne parut plus à craindre & plus triste.
à ses Gardes.

Qu'on sçache en ce moment si je puis voir Egyste.
Mais vous , qui vous guidoit aux lieux où je vous
vois ?

Electre se rend-elle aux volonteé du Roi ?
A votre heureux destin la verrons-nous unie ?
Sçait elle à résister qu'il y va de sa vie ?

ITYS.

Ah! d'un plus doux langage empruntons le secours ;
Madame , épargnez-lui de si cruels discours.
Adoucissez plutôt sa triste destinée ,
Electre n'est déjà que trop infortunée.
Je ne puis la contraindre , & mon esprit confus. . . .

CLYTEMNESTRE.

Par ce raisonnement je conçois ses refus ,
Mais pour former l'hymen & de l'un & de l'autre ;
On ne consultera ni son cœur , ni le vôtre.

C'est pour vous , de son sort prendre trop de souci :
Allez , dites au Roi que je l'attens ici.



SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE

CLYTEMNESTRE.

A Insi , loin de répondre aux bontez d'une mere ;
Vous bravez de ce nom le sacré caractere ?
Et lorsque ma pitié lui fait un sort plus doux ;
Electre semble encor défier mon courroux ;
Bravez-le : mais du moins du sort qui vous accable
N'accusez donc que vous , Princesse inexorable.
Je fléchissois un Roi de son pouvoir jaloux ;
Un Héros par mes soins devenoit vôtres Epoux.
Je voulois par l'hymen d'Its & de ma fille
Voir rentrer quelque jour le Sceptre en sa famille ;
Mais l'ingrate ne veut que nous immoler tous.
Je ne dis plus qu'un mot , Its brûle pour vous ;
Ce jour même à son sort vous devez être unie ;
Si vous n'y soucrivez , c'est fait de votre vie.
Egyshe est las de voir son esclave en ces lieux
Exciter par ses pleurs les hommes & les Dieux.

ELECTRE

TRAGÉDIE. 233
ELECTRE.

Contre un Tyran si fier , juste Ciel ! quelles armes !

Qui brave les remords , peut-il craindre mes larmes ?

Ah ! Madame , est-ce à vous d'irriter mes ennuis ?

Moi son esclave ! hélas ! d'où vient que je le suis ?

Moi l'esclave d'Egyſthe ? Ah ! fille infortunée !

Qui m'a fait son esclave ? & de qui ſuis-je née ?

Etoit-ce donc à vous de me le reprocher ?

Ma mere, ſi ce nom peut encore vous toucher ,

S'il eſt vrai qu'en ces lieux ma honte ſoit jurée ,

Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée.

Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau ;

Mais ne m'uniffez pas au fils de mon bourreau ,

Au fils de l'inhumain qui me priva d'un pere ,

Qui le pourſuit ſur moi , ſur mon malheureux frere ;

Et de ma main encore il oſe diſpoſer !

Cet hymen ſans horreur ſe peut-il propoſer ?

Vous m'aimâtes , pourquoi ne vous ſuis-je plus chere ?

Ah ! je ne vous hais point , & malgré ma miſere ,

Malgré les pleurs amers dont j'arroſe ces lieux ,

V

RE



Ce n'est que du Tyran dont je me plains aux Dieux ;
 Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon Pere ,
 Faites-moi souvenir que vous êtes ma Mere.

CLYTEMNESTRE.

Que veux-tu désormais que je fasse pour toi ,
 Lorsque ton hymen seul peut défarmer le Roi ?
 Souscris sans murmurer au sort qu'on te prépare ;
 Et cesse de gémir de la mort d'un barbare ,
 Qui , s'il eût pû trouver un second Ilion ,
 T'auroit sacrifiée à son ambition.
 Le cruel qu'il étoit , bourreau de sa famille ;
 Osa bien à mes yeux faire égorger ma fille.

ELECTRE.

Tout cruel qu'il étoit , il étoit votre Epoux.
 S'il falloit l'en punir , Madame , étoit-ce à vous ?
 Si le Ciel , dont sur lui la rigueur fut extrême ,
 Réduisit ce Héros à verser son sang même ,
 Du moins , en se privant d'un sang si précieux ;
 Il ne le fit couler que pour l'offrir aux Dieux.
 Mais vous , qui de ce sang immolez ce qui reste ;
 Mere dénaturée & d'Electre & d'Oreste ,
 Ce n'est point à des Dieux jaloux de leurs Aug-
 rels ,
 Vous nous sacrifiez au plus vil des mortels.

TRAGEDIE.

235

Il paroît , l'inhumain : à cette affreuse vûë
Des plus cruels transports je me sens l'ame émue.



SCENE VI.

EGYSTHE, CLYTEMNESTRE,

ELECTRE.

EGYSTHE.

M Adame, quel malheur troublant votre som-
meil,

Vous a fait de si loin devancer le Soleil ?
Quel trouble vous saisit, & quel triste présage
Couvre encor vos regards d'un si sombre nuage ?
Mais Electre avec vous, que fait-elle en ces lieux ?

Auriez-vous pû fléchir ce cœur audacieux !
A mes justes desirs aujourd'hui moins rebelle ;
A Phymen de mon fils Electre consent-elle ?

Voit-elle sans regret préparer ce grand jour
Qui doit combler d'Irys & les vœux & l'Amour.

ELECTRE.

Oüi, tu peux deormais en ordonner la fête :
Pour cet heureux hymen ma main est toute prête :

V ij



Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang ;
Et je la garde à quite percera le flanc.

EGYSTHE:

Cruelle , si mon fils n'arrêtoit ma vengeance ;
J'éprouverois bien-tôt jusqu'où va ta constance.



SCENE VII.

EGYSTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, n'irritez point son orgueil furieux ,
Si vous sçaviez les maux que m'annoncent les
Dieux. . . .

J'en frémis. Non , jamais le Ciel impitoyable
N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable.
Deux fois mes sens frappez par un triste réveil ,
Pour la troisième fois se livroient au sommeil ,
Quand j'ai crû par des cris terribles & funebres
Me sentir entraîner dans l'horreur des tenebres.
Je suivois malgré moi de si lugubres cris ,
Je ne sçai quel remord agitoit mes esprits ;
Mille foudres grondoient dans un épais nuage ;
Qui sembloient cependant ceder à mon passage.

Sous mes pas chancelans un gouffre s'est ouvert ,
 L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert.
 A travers l'Acheron la malheureuse Electre
 A grands pas où j'étois sembloit guider un Spectre.
 Je fuyois, il me suit. Ah ! Seigneur, à ce nom
 Mon sang se glace : hélas ! c'étoit Agamemnon.
Arrête, m'a-t'il dit d'une voix formidable,
Voici de tes forfaits le terme redoutable ;
Arrête, Epouse indigne, & frémis à ce sang,
Que le cruel Egyste a tiré de mon flanc.
 Ce sang qui ruisseloit d'une large blessure ,
 Sembloit , en s'écoulant , pousser un long mur-
 mure.
 A l'instant j'ai crû voir aussi couler le mien :
 Mais , malheureuse ! à peine a t'il touché le sien ,
 Que j'en ai vû renaître un monstre impitoyable ,
 Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable.
 Deux fois le Styx frappé par ses mugissemens ,
 A long-tems répondu par des gémissemens ,
 Vous êtes accouru : mais le monstre en furie
 D'un seul coup à mes pieds vous a jetté sans
 vie ,
 Et m'a ravi la mienne avec le même effort ,
 Sans me donner le tems de sentir votre mort.

Je conçois la douleur où la crainte vous plonge ;
Un présage si noir n'est cependant qu'un songe ,
Que le sommeil produit, & nous offre au hazard ,
Où bien plus que les Dieux nos sens ont souvent
part.

Pourrois-je craindre un songe à vos yeux si funeste ,
Moi qui ne compte plus d'autre ennemi qu'Oreste ?
Au gré de sa fureur qu'il s'arme contre nous ,
Je sçaurai lui porter d'inévitables coups.
Ma haine à trop haut prix vient de mettre sa tête ;
Pour redouter encor les malheurs qu'il m'apprête.
C'est en vain que Samos la défend contre moi ;
Qu'elle tremble à son tour pour elle & pour son
Roi.

Athènes de formais de ses pertes lassée ,
Nous menace bien moins qu'elle n'est menacée ;
Et le Roi de Corinthe épris plus que jamais ,
Me demande aujourd'hui ma fille avec la paix.
Quel que soit son pouvoir , quoi qu'il en ose attendre ,
Sans la tête d'Oreste il n'y faut point prétendre.
D'ailleurs , pour cet hymen le Ciel m'offre une
main ,

Dont j'attens pour moi-même un secours plus certain.

Ce Héros défenseur de toute ma famille,
Est celui qu'en secret je destine à ma fille.
Ainsi je ne crains plus qu'Electre & sa fierté,
Ses reproches, ses pleurs, sa fatale beauté,
Les transports de mon fils : mais s'il peut la contraindre

A recevoir sa foi, je n'aurai rien à craindre ;
Et la main que prétend employer mon courroux,
Mettra bien-tôt le comble à mes vœux les plus doux.

Mais ma fille paroît ; Madame, je vous laisse,
Et je vais travailler au repos de la Grèce.



SCÈNE VIII.

CLYTEMNESTRE, IPHIANASSE

MELYTE.

IPHIANASSE.

O N dit qu'un noir présage, un songe plein d'horreur,

Madame, cette nuit a troublé votre cœur.

Dans le tendre respect qui pour vous m'intéresse ,

Je venois partager la douleur qui vous presse.

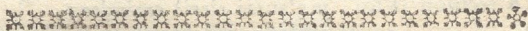
CLYTEMNESTRE.

Princesse, un songe affreux a frappé mes esprits ,

Mon cœur s'en est troublé , la frayeur l'a surpris :

Mais pour en détourner les funestes auspices ,

Ma main va l'expier par de prompts sacrifices.



S C E N E IX.

IPHIANASSE , MELYTE.

IPHIANASSE.

Melyte , plutôt au Ciel qu'en proie à tant d'ennuis ,

Un songe seul eût part à l'état où je suis !

Plût au Ciel que le sort, dont la rigueur m'outrage ,

N'eût fait que menacer !

MELYTE.

Madame, quel langage!

Quel malheur de vos jours a troublé la douceur ,

Et la constante paix que goûtoit votre cœur.

IPHIANASSE

TRAGÉDIE.

241

IPHIANASSE.

Tes soins n'ont pas toujours conduit Iphianasse ,
 Et ce calme si doux a bien changé de face .
 Quelques jours malheureux écoutez sans te voir ,
 D'un cœur qui s'ouvre à toi font tout le desespoir .

MELYTE.

A finir nos malheurs , quoi ! lorsque tout conspire ,
 Qu'un Roi jeune & puissant à votre hymen aspire ,
 Votre cœur desolé se consume en regrets !
 Quels sont vos déplaisirs ? ou quels sont vos sou-
 haits ?

Corinthe avec la paix vous demande pour Reine :
 Ce grand jour doit former une si belle chaîne !

IPHIANASSE.

Plût aux Dieux que ce jour qui te paroît si beau ,
 Dût des miens à tes yeux éteindre le flambeau !
 Mais lorsque tu sçauras mes mortelles allarmes ,
 N'irrite point mes maux , & fais grâce à mes lar-
 mes .

Il te souvient encor de ces tems , où sans toi
 Nous sortimes d'Argos à la suite du Roi .
 Tout sembloit menacer le Trône de Mycènes ,
 Tout cédoit aux deux Rois de Corinthe & d'Atlas .

mes ;



Pour retarder du moins un si cruel malheur ;
 Mon frere sans succès fit briller sa valeur ;
 Egesthe fut défait , & trop heureux encore
 De pouvoir se jeter dans les murs d'Epidaure.
 Tu sçais tout ce qu'alors fit pous nous ce Héros ,
 Qu'Irys avoit sauvé de la fureur des flots.
 Peins-toi le Dieu terrible adoré dans la Thrace ;
 Il en avoit du moins & les traits & l'audace.
 Quels exploits ! Non , jamais avec plus de va-
 leur
 Un mortel n'a fait voir ce que peut un grand cœur ;
 Je le vis , & le mien illustrant sa victoire ,
 Vaincu , quoi qu'en secret , mit le comble à sa
 gloire.
 Heureuse ! si mon ame en proye à tant d'ardeur ,
 Du crime de ses feux faisoit tout son malheur ;
 Mais hier je revis ce Vainqueur redoutable ,
 A peine s'honorer d'un accueil favorable.
 De mon coupable amour l'art déguisant la voix ;
 En vain sur sa valeur je le louai cent fois.
 En vain , de mon amour flatant la violence ,
 Je fis parler mes yeux & ma reconnoissance.
 Il soupire , Melyte , inquiet & distrait ;
 Son cœur paroît frappé d'un déplaisir secret.

Sans doute , il aime ailleurs : & loin de se contraindre.....

Que dis-je , malheureuse ! est - ce à moi de m'en plaindre ?

Esclave d'un haut rang , victime du devoir ,

De mon indigne amour quel peut être l'espoir !

Ai-je donc oublié tout ce qui nous sépare ?

N'importe , détournons l'hymen qu'on me prépare .

Jene puis y souscrire : allons trouver le Roi ,

Faisons tout pour l'amour , s'il ne fait rien pour moi .

Fin du premier Acte.





ACTE II.



SCENE PREMIERE.

TYDE'E, ANTENOR.

TYDE'E.

EMbrasse-moi, reviens de ta surprise extrême ;
Oùï, mon cher Antenor, c'est Tydée, oùï lui-
même,

Tu ne te trompe point,

ANTENOR.

Vous, Seigneur, en ces lieux
Parmi des ennemis défiants, furieux !
Au plaisir de vous voir, Ciel ! quel trouble suc-
cede !

Dans le Palais d'Argos le fils de Palamede !
D'une pompeuse Cour attirant les regards,
Es de vœux & d'honneurs comblé de toutes parts !

Je ſçai juſques où va la valeur de Tydée ;
 D'un heureux ſort toujours qu'elle fut ſecondée ;
 Mais ce n'eſt pas ici qu'on doit la couronner.
 A la Cour d'un Tyran.....

TYDÉE.

Ceſſe de t'étonner.

Le Vainqueur des deux Rois de Corinthe & d'Athé-
 nes ,
 Le Guerrier défenſeur d'Egyſthe & de Mycènes ,
 N'eſt autre que Tydée.

ANTENOR.

Et quel eſt votre eſpoir ?

TYDÉE.

Avant que d'éclaircir ce que tu veux ſçavoir ,
 Dans ce fatal ſéjour dis - moi ce qui t'amene ?
 Que dit-on à Samos ? que fait l'heureux Thir-
 rhene ?

ANTENOR.

Ce grand Roi qui chérit Oreſte avec tranſport ,
 Depuis plus de ſix mois incertain de ſon ſort ,
 Alarmé chaque jour & du ſien & du vôtre ,
 M'envoye en ces climats vous chercher l'un & l'au-
 tre.

Mais puiſque je vous vois , tous mes vœux ſont
 comblez ;



Le fils d'Agamemnon..... Seigneur, vous vous
troubez !

Malgré tous les honneurs qu'ici l'on vous adresse ,
Vos yeux semblent voilez d'une sombre tristesse.
De tout ce que je vois mon esprit éperdu.....

TYDE'E.

Antenor , c'en est fait , Tydée a tout perdu.

ANTENOR.

Seigneur , éclaircissez ce terrible mystere.

TYDE'E.

Oreste est mort.

ANTENOR.

Grands Dieux !

TYDE'E.

Et je n'ai plus de pere.

ANTENOR.

Palamede n'est plus ! Ah ! Destins rigoureux ,
Et qui vous l'a ravi ? Par quel malheur affreux....

TYDE'E.

Tu sçais ce qu'en ces lieux nous venions entrepren-
dre.

Tu sçais que Palamede , avant que de s'y rendre
Ne voulut point tenter son retour dans Argos ,
Qu'il n'eût interrogé l'Oracle de Delos.

A de si justes soins on souferivit sans peine :
Nous partimes comblez des bienfaits de Thir-
rhene.

Tout nous favorisoit , nous voguâmes long - tems
Au gré de nos desirs bien plus qu'au gré des vents.
Mais signalant bien-tôt toute son inconstance ,
La Mer en un moment se mutine & s'élance ;
L'air mugit , le jour fuit , une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur ;
La foudre éclairant seule une nuit si profonde ,
A fillons redoublez ouvre le Ciel & l'Onde ,
Et comme un tourbillon embrassant nos Vaisseaux ,
Semble en source de feu boüillonner sur les eaux :
Les vagues quelquefois nous portant sur leurs ci-
mes ,

Nous font rouler après sous de vastes abimes ,
Où les éclairs pressiez pénétrant avec nous ,
Dans des gouffres de feux sembloient nous plon-
ger tous.

Le Pilote effrayé , que la flâme environne ,
Aux Rochers qu'il fuyoit lui même s'abandonne.
A travers les écueils nôtre Vaisseau poussé ,
Se brise , & nage enfin sur les eaux dispersé.

Dieux ! que ne fis-je point dans ce moment funeste

Pour sauver Palamede , & pour sauver Oreste ?
Vains efforts ! La lucur qui partoît des éclairs
Ne m'offrit que des flots de nos débris couverts,
Tout périt.

A N T E N O R.

Eh comment dans ce désordre extrême
Pûtes-vous au péril vous dérober vous-même ?

T Y D E E.

Tout offroit à mes yeux l'inévitable mort ;
Mais j'y courois en vain : la rigueur de mon sort
A de plus grands malheurs me réservoir encore,
Et me jetta mourant vers les murs d'Epidaure ;
Irys me secourut , & de mes tristes jours
Malgré mon desespoir il prolongea le cours.
Juge de ma douleur , quand je sçus que ma vie
Etoit le prix des soins d'une main ennemie.
Des périls de la Mer Tydée enfin remis ,
Une nuit alloit fuir loin de ses ennemis ,
Lorsque la même nuit d'un Vainqueur en furie
Epidaure éprouva toute la barbarie.
Figure-toi les cris , le tumulte & l'horreur.
Dans ce trouble soudain je m'arme avec fureur ,
Incertain du parti que mon bras devoit prendre ,
S'il faut presser E gy p t e , ou s'il faut le défendre.

L'Ennemi cependant occupoit les remparts ,
Et sur nous à grands cris fondoit de toutes parts.
Le sort m'offrit alors l'aimable Iphianasse ,
Et ma haine bien-tôt à d'autres soins fit place :
Ses pleurs , son desespoir , Itys prêt à périr ,
Quels objets pour un cœur facile à s'attendrir !
Oreste ne vit plus : mais pour la sœur d'Oreste ;
Il faut de ses Etats conserver ce qui reste ,
Mê disois-je à moi-même , & loin de l'accabler ;
Secourir le Tiran qu'on devoit immoler ;
J'è chasserai plutôt Egypthe de Mycènes ,
Que d'en chasser les Rois de Corinthe & d'Athènes ;
Par ce motif secret mon cœur déterminé
Ou par des pleurs touchants bien plutôt entraîné ,
Du So'dat qui fuyoit ranimant le courage ,
A combattre dumoins mon exemple l'engage ;
Et le vainqueur pressé pâlissant à son tour ,
Vers son Camp à son tour médite son retour ,
Que ne peut la valeur où le cœur s'interresse !
J'en fis trop , Antenor , je revis la Princesse !
C'est t'en apprendre assez , le reste t'est connu .
D'un péril si pressant Egypthe revenu ,
Me comble de bienfaits , me charge de poursuivre :
Deux Rois épouvantez , dont mon bras le délivre .

Je porte la terreur chez des Peuples heureux ;
Et la paix va se faire aux dépens de mes vœux.

A N T E N O R.

Ah ! Seigneur , falloit-il , à l'amour trop sensible
Armer pour un Tyran votre bras invincible ?
Et que prétendez-vous d'un succès si honteux ?

T Y D E E.

Antenor , que veux-tu ? prends pitié de mes feux ;
Plains mon fort ; non , jamais on ne fut plus à
plaindre.

Il est encor pour moi des maux bien plus à craindre
Mais apprends des malheurs qui te feront frémir ,
Des malheurs dont Tydée à jamais doit gémir.
Entraîné , malgré moi , dans ce Palais funeste ;
Par un desir secret de voir la sœur d'Oreste ,
Hier avant la nuit j'arrive dans ces lieux ;
La superbe Mycènes offre un Temple à mes yeux.
Je cours y consulter le Dieu qu'on y revere ,
Sur mon fort , sur celui d'Oreste & de mon Pere ;
Mais à peine aux Autels je me fus prosterné ,
Qu'à mon abord fatal tout parut consterné.
Le Temple retentit d'un funebre murmure :
(Je ne suis cependant meurtrier , ni parjure.)
J'embrasse les Autels , rempli d'un saint respect ;

TRAGÉDIE. 251

Le Prêtre épouvanté recule à mon aspect ,
 Et sourd à mes souhaits refuse de répondre.
 Sous ses pieds & les miens tout semble se confon-
 dre ;

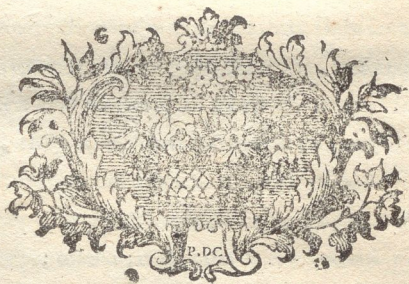
L'Autel tremble , le Dieu se voile à nos regards ,
 Et de pâles éclairs s'arment de toutes parts.
 L'Autre ne nous répond qu'à grands coups de ton-
 nerre ,

Que le Ciel en courroux fait gronder sous la terre
 Je l'avouë , Antenor , je sentis la frayeur
 Pour la première fois s'emparer de mon cœur.
 A tant d'horreurs enfin succede un long silence ;
 Du Dieu qui se voiloit j'implore l'assistance.
 Ecoute - moi , grand Dieu , sois sensible à mes
 cris ;

D'un ami malheureux , d'un plus malheureux fils ;
 Dieu puissant , m'écriai - je , exauce la priere ,
 Daigne sur ce qu'il craint lui prêter ta lumiere.
 Alors , parmi les pleurs & parmi les sanglots ,
 Une lugubre voix fit entendre ces mots ;

*Cesse de me presser sur le destin d'Oreste ,
 Pour en être éclairci tu m'implores en vain ;
 Jamais destin ne fut plus triste & plus funeste ;
 Redoute pour toi-même un semblable destin.*

*Appaise cependant les Mânes de ton pere ;
 Ton bras seul doit venger ce Héros malheureux ;
 D'une main qui lui fut bien fatale & bien chere ;
 Mais crains en le vengeant le sort le plus affreux.
 Une main qui lui fut bien fatale & bien chere ?
 Ma mere ne vit plus , & je n'ai point de frere.
 Juste Ciel ! & sur qui doit tomber mon courroux !
 De ces lieux cependant fuyons , arrachons - nous.
 Allons trouver le Roi Mais je vois la Prin-
 cesse :
 Ah ! fuyons ; mes malheurs , mon devoir , tout m'en
 presse.
 Partons , dérobons - nous la douceur d'un adieu . . .*





SCÈNE II.

IPHIANASSE, TYDE'E, MELYTE,
ANTENOR.

IPHIANASSE.

AH ! Melyte , que vois-je ? on disoit qu'en ce
lieu

En ce moment , Seigneur , mon pere devoit être ?
Je croyois . . .

TYDE'E.

En effet , il y devoit paroître.

Madame , même soin nous conduisoit ici ;
Vous y cherchez le Roi , je l'y cherchois aussi.
Pénétré des bienfaits qu'Egyfthe me dispense,
Je venois plein de zele & de reconnoissance
Rendre grace à la main qui les répand sur moi ;
Et dans le même tems prendre congé du Roi.

IPHIANASSE.

Ce départ aura lieu , Seigneur , de le surprendre
Moi-même en ce moment j'ai peine à le comprendre.
Et pourquoi de ces lieux vous bannir aujourd'hui ?

Et dépouiller l'Etat de son plus ferme appui ?
 Vous le sçavez , la paix n'est pas encor jurée ;
 La victoire sans vous seroit-elle assurée ?

TYDE'E.

Oùi , Madame , & vos yeux n'ont-ils pas tout sou-
 mis ?

Le Roi peut-il encor craindre des Ennemis ?
 Que ne vaincrez - vous point ? quelle haine obsti-
 née

Tiendroit contre l'espoir d'un illustre hymenée ?
 Du bonheur qui l'attend Telephonte charmé
 Sur cet espoir flatteur a deja désarmé ;
 Et si j'en crois la Cour , cette grande journée
 Doit voir Iphianasse à son lit destinée.

IPHIANASSE.

Non , le Roi de Coriathe en est en vain épris ;
 Si la tête d'Oreste en doit être le prix.

TYDE'E.

Quoi ! la tête d'Oreste ! Ah ! la paix est conclue ;
 Madame , & de ces lieux ma fuite est résolue.
 Vous n'avez plus besoin du secours de mon bras ;
 Ah ! quel indigne prix met-on à vos appas ?
 Juste Ciel ! se peut-il qu'une loi si cruelle
 Fasse de vous le prix d'une main criminelle ?

Ainsi dans sa fureur le plus vil assassin
 Pourra donc , à son gré , prétendre à votre main ;
 Lorsqu'avec tout l'amour qu'un doux espoir anime ;
 Un Héros ne pourroit l'obtenir sans un crime ?
 Ah ! si pour se flatter de plaire à vos beaux yeux ;
 Il suffisoit d'un bras toujours victorieux ,
 Peut-être à ce bonheur aurois-je pû prétendre ?
 Avec quelque valeur & le cœur le plus tendre ,
 Quels efforts , quels travaux , quels illustres pro-
 jets
 N'eût point tenté ce cœur charmé de vos at-
 traits ?

I P H I A N A S S E.

Seigneur !

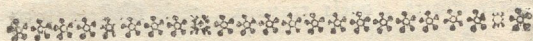
T Y D E' E.

Je le vois bien , ce discours vous offense,
 Je n'ai pû vous revoir , & garder le silence.
 Mais je vais m'en punir par un exil affreux ;
 Et cacher loin de vous un Amant malheureux ;
 Qui trop plein d'un amour qu'Iphianasse inspire ,
 En dit moins qu'il ne sent , mais plus qu'il n'en
 doit dire.

I P H I A N A S S E.

J'ignore quel dessein vous a fait reveler

Un amour que l'espoir semble avoir fait parler:
 Mais, Seigneur, je ne puis recevoir sans colere
 Ce téméraire aveu que vous osez me faire.
 Songez qu'on n'ose ici se déclarer pour moi,
 Sans la tête d'Oreste, ou le titre de Roi;
 Qu'un Amant comme vous, quelque feu qui l'inspi-
 re,
 Doit soupirer du moins sans oser me le dire.



SCENE III.

TYDE'E, ANTENOR.

TYDE'E.

Qu'ai-je dit ? où laissai-je égarer mes esprits ?
 Moi parler pour me voir accabler de mépris !
 Les ai-je mérité, cruelle Iphianasse ?
 Mais quel étoit l'espoir de ma coupable audace ?
 Que venois-je chercher dans ce cruel séjour ?
 Moi dans la Cour d'Argos entraîné par l'amour !
 Rappelons ma fureur. Oreste, Palamede....
 Ah ! contre tant d'amour inutile remede.
 Que servent ces grands noms, dans l'état où je
 suis,

Qu'

Qu'à me couvrir de honte , & m'accabler d'ennuis ?
 Ah ! fuyons , Antenor ; & loin d'une cruelle ,
 Courons où mon devoir , où l'Oracle m'appelle.
 Ne laissons point jôûir de tout mon desespoir
 Des yeux indifferens que je ne dois plus voir.
 Le Roi vient , dans mon trouble il faut que je l'é-
 vite.

SCENE IV.

EGYSTHE , TYDE'E , ANTENOR.

EGYSTHE.

Demeurez , & souffrez qu'envers vous je m'ac-
 quitte.

Ainsi que le Héros brille par ses Exploits ,
 La grandeur des bienfaits doit signaler les Rois ;
 Tout parle du Guerrier qui prit notre défense ;
 Mais rien ne parle encor de ma reconnoissance.
 Il est remis cependant que mes heureux Sujets ,
 Témoins de sa valeur , le soient de mes bien-
 faits.

Que pourriez-vous penser , & que diroit la Grèce ?

Y

Mais quoi ! vous soupirez ; quelle douleur vous
presse ?

Malgré tous vos efforts, elle éclate, Seigneur ;

Un déplaisir secret trouble votre grand cœur ;

Même ici mon abord a paru vous surprendre.

Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre ?

T Y D E' E.

De tels secrets, Seigneur, sont peu dignes de vous ?

Je crains peu qu'un grand Roi puisse en être jaloux ;

Permettez cependant qu'à mon devoir fidèle,

Je retourne en des lieux où ce devoir m'appelle.

J'ai fait peu pour Egypte, & de quelque succès

Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.

S'il est vrai que mon bras eût part à la victoire ;

Il suffit à mon cœur d'en partager la gloire.

Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits ;

Les vôtres n'ont-ils pas surpassé mes souhaits ?

J'en suis comblé, Seigneur, mon ame est satis-
faite ;

Je ne demande plus qu'une libre retraite.

E G Y S T H E.

Un intérêt trop cher s'oppose à ce départ ;

Argos perdrait en vous son plus ferme rempart.

Des Héros tels que vous, si-tôt qu'on les possède ;

TRAGEDIE.

259

Sont pour les plus grands Rois d'un prix à qui tout
cede.

Heureux si je pouvois par les plus forts liens
Attacher pour jamais vos interêts aux miens.
Je vous dois le salut de toute ma Famille,
Et ne veux point sans vous disposer de ma Fille;

TYDEE.

Ciel ! où tend ce discours ?

EGYSTHE.

Oùï, Seigneur, c'est en vain
Qu'avec la paix un Roi me demande sa main :
Quelqu'éclatant que soit un pareil hymenée,
Au sort d'un autre Epoux ma Fille est destinée.
Sûr de vaincre avec vous, je crains peu désormais
Tout le péril que suit le refus de la paix.
Il ne tient plus qu'à vous d'affermir ma puissance ;
J'ai besoin d'une main qui serve ma vengeance,
Et qui fasse tomber dans l'éternelle nuit
L'ennemi déclaré que ma haine poursuit,
Qui me poursuit moi-même, & que mon cœur dé-
teste ;
Point d'hymen, quel qu'il soit, sans la tête d'O-
reste :
Ma Fille est à ce prix, & cet effort si grand
Y ij

Ce n'est que de vous seul que ma haine l'attend.

T Y D E' E.

De moi , Seigneur , de moi ? juste Ciel !

E G Y S T H E.

De vous même.

Calmez de ce transport la violence extrême.

Quelle horreur vous inspire un si juste dessein ?

Je demande un vengeur , & non un assassin.

Lorsque pour détourner ma mort qu'il a jurée ;

J'exige tout le sang du petit-fils d'Atrée ,

Je n'ai point prétendu , Seigneur , que votre bras

Le fit couler ailleurs qu'au milieu des combats.

Oreste voit par-tout voler sa renommée ;

La Grèce en est remplie , & l'Asie alarmée.

Ses Exploits seuls devroient vous en rendre ja-

loux ;

C'est le seul ennemi qui soit digne de vous :

Courez donc l'immoler , c'est la seule victoire ,

Parmi tant de lauriers qui manque à votre gloire.

Dites-moi , Seigneur , Soldats & Matelots

Seront prêts avec vous de traverser les flots.

Si ma Fille est un bien qui vous paroisse digne

De porter votre cœur à cet effort insigne ,

Pour vous associer à ce rang glorieux ,

Je ne consulte point quels furent vos Ayeux.
 Lorsqu'on a les vertus que vous faites paroître,
 On est du sang des Dieux, ou digne au moins d'en
 être.

Quoiqu'il en soit, Seigneur, pour servir mon cou-
 roux,

Je ne veux qu'un Héros, & je le trouve en vous.
 Me ferois-je flatté d'une vaine espérance,
 Quand j'ai fondé sur vous l'espoir de ma vengeance?

Vous ne répondez point? Ah! qu'est-ce que je
 vois?

TYDÉE.

La juste horreur du coup qu'on exige de moi.
 Mais il faut aujourd'hui par plus de confiance
 Payer de votre cœur l'aveuse confiance.
 Votre Fille, Seigneur, est d'un prix à mes yeux,
 Au-dessus des mortels, digne même des Dieux.
 Je vous dirai bien plus, j'adore Iphianasse;
 Tout mon respect n'a pû surmonter mon audace:
 Je l'aime avec transport; mon trop sensible cœur
 Peut à peine suffire à cette vive ardeur.
 Mais quand avec l'espoir d'obtenir ce que j'aime
 L'Univers m'offriroit la puissance suprême,

Contre votre ennemi bien-loin d'armer mon bras;
 Je ne sçai point quel sang je ne répandrois pas.
 Revenez d'une erreur à tous les deux funeste.

Qui moi, grands Dieux ! qui moi, vous immole^r
 Oreste !

Ah ! quand vous le croyez seul digne de mes
 coups ,

Sçavez-vous qui je suis ? & me connoissez-vous ,
 Quand même ma vertu n'auroit pû l'en défendre ,
 N'eût-il pas eu pour lui l'amitié la plus tendre ?

Ah ! plutôt aux Dieux cruels , jaloux de ce Héros ,
 Aux dépens de mes jours l'avoir sauvé des flots.
 Mais hélas ! c'en est fait ; Oreste & Palamede. ..

EGYSTHE.

Ils sont morts ! Quelle joye à mes craintes suc-
 cede ?

Grands Dieux ! qui me rendez le plus heureux des
 Rois ,

Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois ?

Mon ennemi n'est plus : ce que je viens d'entendre
 Est-il bien vrai , Seigneur ? Daignez au moins m'ap-
 prendre

Comment le juste Ciel a terminé son sort ,

En quels lieux , quels témoins vous avez de sa
mort.

TYDE'E.

Mes pleurs. Mais au transport dont votre ame est
éprise,

Je me repens déjà de vous l'avoir apprise.

Vous voulez de son sort en vain vous éclaircir ;

Il me fait trop d'horreur , à vous trop de plai-
sir ,

Je ne ressens que trop sa perte déplorable,

Sans m'imposer encore un récit qui m'accable.

EGYSTHE.

Je ne vous presse plus , Seigneur , sur ce récit ;

Oreste ne vit plus , son trépas me suffit :

Votre pitié pour lui n'a rien dont je m'offense ;

Et quand le Ciel sans vous a rempli ma vengean-
ce ,

Puisque c'est vous du moins qui me l'avez ap-
pris ,

Je crois vous en devoir toujours le même prix :

Je vous l'offre , acceptez le ; aimons-nous l'un &
l'autre :

Vous fîtes mon bonheur , je veux faire le vôtre.

Sur le Trône d'Argos de formais affermi ,

264.

ELECTRE,

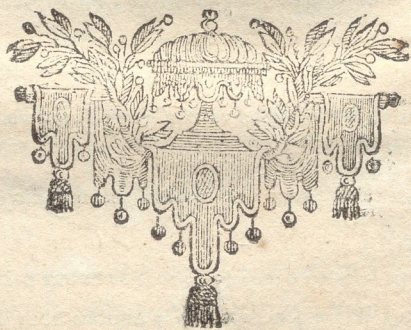
Qu'Egyfthe en vous , Seigneur , trouve un Gendre ,
un Ami.

Si fur ce choix votre ame est encor incertaine ,
Je vous laiffe y penfer , & je cours chez la Reine.

T Y D E' E.

Et moi de toutes parts de remords combattu ,
Je vais fur mon amour confulter ma vertu.

Fin du fecond Acte.



ACTE III.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TYDÉE.

E Lectre veut me voir ! Ah ! mon ame éperdue
 Ne soutiendra jamais ni ses pleurs, ni sa vûe.
 Trop infidèle ami du fils d'Agamemnon,
 Oserai-je en ces lieux lui déclarer mon nom ?
 Lui dire que je suis le fils de Palamede ?
 Qu'aux devoirs les plus saints un lâche amour suc-
 cede ?

Qu'Oreste me fut cher ; que de tant d'amitié
 L'amour me laisse à peine un reste de pitié ?
 Que loin de secourir une triste victime,
 J'abandonne sa sœur au Tyran qui l'opprime ;
 Que cette même main qui dût trancher ses jours ;
 Par un coupable effort en prolonge le cours ?
 Et que prête à former des nœuds illégitimes ,

Z

Peut-être cette main va combler tous mes crimes ?
 Qu'elle n'a deormais qu'à répandre en ces lieux
 Le reste infortuné d'un sang si précieux ?
 Mais , seroit-ce trahir les mânes de son frere ,
 Que de vouloir d'Electre adoucir la misere .
 D'Iphianasse enfin si je deviens l'époux ;
 Je puis dans ses malheurs lui faire un sort plus doux .
 D'ailleurs un Roi puissant m'offre son alliance :
 Jen'ai pour l'obtenir dignité ni naissance :
 Que me sert ma valeur étant ce que je suis ,
 Si ce n'est pour jouir d'un sort . . . Lâche , poursuis
 Je ne m'étonne plus si les Dieux te punissent ,
 A ton fatal aspect si les Autels fremissent .
 Ah ! cesse sur l'amour d'excuser le devoir ,
 Pour être vertueux on n'a qu'à le vouloir .
 D'Electre en ce moment ; foible cœur , cours l'ap-
 prendre ?
 Qu'attens-tu ? que l'amour vienne encor te sur-
 prendre ?
 Qu'un feu . . . Mais quel objet se présente à mes
 yeux ?
 Dieux ! quels tristes accens font retentir ces lieux ?
 C'est une esclave en pleurs ! hélas ! qu'elle a de char-
 mes ?

Que mon ame en secret s'attendrit à ses larmes !

Que je me sens touché de ses gémissemens !

Ah ! que les malheureux éprouvent de tourmens !



SCÈNE II.

ELECTRE, TYDÉE.

ELECTRE *à part.*

Dieux puissans, qui l'avez si long-tems poursuivie,

Epargnez-vous encore une mourante vie ?

Je ne le verrai plus, inexorables Dieux !

D'une éternelle nuit couvrez mes tristes yeux.

TYDÉE.

Je sens qu'à votre sort la pitié m'intéresse.

Ne pourrai-je sçavoir quelle douleur vous presse.

ELECTRE.

Hélas ! qui ne connoît mon nom & mes malheurs ;

Et qui peut ignorer le sujet de mes p'eurs ?

Un desespoir affreux est tout ce qui me reste :

O déplorable sang , ô malheureux Oreste !

TYDÉE.

Ah , juste Ciel ! quel nom avez-vous prononcé ?

Zij

A vos pleurs , à ce nom que mon cœur est pressé :
 Qu'il porte à ma pitié de sensibles atteintes !
 Ah ! je vous reconnois à de si tendres plaintes ,
 Malheureuse Princesse ; est-ce vous que je voi ?
 Electre en quel état vous offrez-vous à moi ?

ELECTRE.

Et qui donc s'attendrit pour une infortunée :
 A la fureur d'Egyste , aux fers abandonnée ?
 Mais Oreste , Seigneur , vous étoit-il connu ?
 A mes pleurs , à son nom , votre cœur s'est ému.

TYDE.

Dieux ! s'il m'étoit connu. Mais dois - je vous
 l'apprendre.

Après avoir trahi l'amitié la plus tendre ?
 Dieux ! s'il m'étoit connu ce Prince généreux.
 Ah ! Madame , c'est moi qui de son sort affreux
 Viens de répandre ici la funeste nouvelle.

ELECTRE.

Il est donc vrai , Seigneur ? & la Parque cruelle
 M'a ravi de mes vœux & l'espoir & le prix ?
 Mais , quel étonnement vient frapper mes esprits
 Vous , qui montrez un cœur à mes pleurs si sensi-
 ble ,
 N'êtes vous pas , Seigneur , ce Guerrier invincible

D'un Tyran odieux trop zélé défenseur ?
 Qui peut donc pour Elestre attendre votre cœur ?
 Pouvez-vous bien encor plaindre ma destinée,
 Tout rempli de l'espoir d'un fatal hymenée ?

T Y D E' E.

Eh que diriez-vous donc si mon indigne cœur
 De ses coupables feux vous découvroit l'hor-
 reur ?
 De quel œil verriez-vous l'ardeur qui me posse-
 de ,
 Si vous voyez en moi le fils de Palamede ?

E L E C T R E.

De Palamede ! vous ? qu'ai-je entendu , grands
 Dieux !

Mais vous ne l'êtes point , Tydée est vertueux :
 Il n'eût point fait rougir les mânes de son pere ,
 Il n'auroit point trahi l'amitié de mon frere ,
 Ma vengeance , mes pleurs , ni le sang dont il sort ,
 Si vous étiez Tydée Egesthe seroit mort.
 Bien loin de consentir à l'hymen de sa fille ,
 Il eût de ce Tyran immolé la famille.
 Et Tydée , il est vrai , vous avez la valeur ,
 Mais vous n'en avez pas la vertu ni le cœur.

A mes remords , du moins faites grace , Madame
 Il est vrai , j'ai brûlé d'une coupable flâme ;
 Il n'est point de devoirs plus sacrez que les miens :
 Mais l'amour connoit-il d'autres droits que les
 siens ?

Me me reprochez point le feu qui me devore ,
 Ni tout ce que mon bras a fait dans Epidaure.
 J'ai dû tout immoler à votre inimitié ,
 Mais que ne peut l'amour , que ne peut l'amitié ?
 Irys alloir périr , je lui devois la vie ,
 Sa mort bien-tôt d'une autre auroit été suivie ;
 L'amour & la pitié confondirent mes coups ,
 Tydee en ce moment crut combattre pour vous :
 D'ailleurs à la fureur de Corinthe & d'Athenes ,
 Pouvois-je abandonner le trône de Mycenes ?

ELECTRE.

Juste Ciel ! & pour qui l'avez-vous conservé ?
 Cruel , si c'est pour moi que vous l'avez sauvé ,
 Venez donc de ce pas immoler un Barbare.
 Il n'est point de forfaits que ce coup ne répare.
 Oreste ne vit plus , achevez aujourd'hui
 Tout ce qu'il auroit fait pour sa sœur & pour lui.
 A l'aspect de mes fers êtes-vous sans colere ?

Est-ce ainsi que vos soins me rappellent mon frere ?

Ne m'offrirez-vous plus pour effuyer mes pleurs
Que la main qui combat pour mes persecuteurs ?

Cessez de m'opposer une funeste flâme.
Si je vous laissois voir jusqu'au fonds de mon
ame,

Votre cœur excité par l'exemple du mien,
Détesteroit bien-tôt un indigne lien,
D'un cœur que malgré lui l'amour a pû séduire,
Il apprendroit du moins comme un grand cœur sou-
pire,

Vous y verriez l'amour esclave du devoir,
Languir parmi les pleurs sans force & sans pouvoir.
Occupé comme moi d'un soin plus legitime,
Faites-vous des vertus de votre propre crime.
Du sort qui me poursuit pour détourner les
coups,

Non, je n'ai plus ici d'autre frere que vous.
Mon frere est mort, c'est vous qui devez me le
rendre,

Vous qu'un ferment affreux engage à me défendre,
Ah ! cruel ; cette main, si vous m'abandonnez,
Va trancher à vos yeux mes jours infortunez.

Moi, vous abandonner ! ah ! quelle ame endurcie
Par des pleurs si touchans ne seroit adoucie !

Moi, vous abandonner ! plutôt mourir cent fois.
Jugez mieux d'un ami dont Oreste fit choix.

Je conçois quand je vois les yeux de ma Princesse,
Jusqu'où peut d'un amant s'étendre la foiblesse :

Mais quand je vois vos pleurs je conçois encor
mieux,

Ce que peut le devoir sur un cœur vertueux,
Pourvû que votre haine épargne Iphianasse,
Il n'est rien que pour vous ne tente mon audace.

Je ne sçai : mais je sens qu'à l'aspect de ces lieux
Egytthe à chaque instant me devient odieux.

ELECTRE.

A l'ardeur dont enfin ma haine est secondée,
A ces nobles transports je reconnois Tydée.

Malgré tous mes malheurs que ce moment m'est
doux !

Je pourrai donc venger . . . Mais quelqu'un vient à
nous.

Il faut que je vous quitte, on pourroit nous surpren-
dre.

En secret chez Arcas, Seigneur, daignez-vous rendre.

Seul espoir que le Ciel m'ait laissé dans mes
 maux ,
 Courez en me vengeant signaler un Héros ,
 Pour peu qu'à ma douleur votre cœur s'intéresse.

TYDÉE.

Mais qui venoit à nous ? Ah , Dieux ! c'est la Prin-
 cesse.

Quel dessein en ces lieux peut conduire ses pas ?
 Dans le trouble où je fais que lui dirai-je , hélas !
 Que je crains les transports où mon ame s'égare !



SCÈNE III.

IPHIANASSE , TYDÉE , MELYTE.

IPHIANASSE.

Quel trouble à mon aspect de votre cœur s'em-
 pare ?

Vous ne répondez point ? Seigneur , je le vois bien ,
 J'ai troublé la douceur d'un secret entretien.
 Electre , comme vous , s'offensera peut-être.
 Qu'ici sans son aveu quelqu'un ose paroître.
 Elle semble à regret s'éloigner de ces lieux ,
 La douleur qu'elle éprouve est peinte dans vos yeux.

Interdit & confus quel est donc ce mystere ?

T Y D E' E.

Madame , vous sçavez qu'elle a perdu son frere ;
Que c'est moi seul qui viens d'en informer le Roi.
Electre a souhaité s'en instruire par moi.
Mon cœur toujours sensible au sort des miserables,
N'a pû sans s'attendrir à ses maux déplorables ;
Après le coup affreux qui vient de la frapper . . .

I P H I A N A S S E.

N'est il que sa douleur qui vous doive occuper ?
Ce n'est pas que mon cœur veuille vous faire un
crime.

D'un soin que ses malheurs rendent si légitime.
Mais , Seigneur , je ne sçai si ce soin généreux
A dû seul vous toucher quand tout flatte vos
vœux.

T Y D E' E.

Non , des bontez du Roi mon ame enorgueillie ,
Ne se méconnoit point quand lui-même il s'ou-
blie ;

S'il descend jusqu'à moi pour le choix d'un
époux.

Mon respect me défend l'esperoir d'un bien si doux.

Et tel est de mon sort la rigueur infinie ,
Que lorsqu'à mon destin vous devez être unie ,
Votre rang , ma naissance , un barbare devoir ,
Tout défend à mon cœur un si charmant espoir.

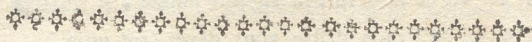
IPHIANASSE.

Je comprends la rigueur d'un devoir si barbare ,
Et conçois mieux que vous tout ce qui nous sépare.

Plus que vous ne voulez j'entrevois vos raisons ;
Si ma fierté pouvoit descendre à des soupçons . . .
Mais non , sur votre amour que rien ne vous contraigne.

Je ne vois rien en lui que mon cœur ne dédaigne ;
Cependant à mes yeux , fier de cet attentat ,
Gardez-vous pour jamais de montrer un ingrat.





S C E N E IV.

T Y D E E.

Q Uai-je fait malheureux ! y pourrai-je survivre ?

Mais quoi ? l'abandonner... Non , non , il faut la suivre.

Allons. Qui peut encor m'arrêter en ces lieux ?

Courons où mon amour... Que vois-je jusles Dieux !

O fort , à tes rigueurs quelle douceur succede !

O mon pere , est-ce vous , est-ce vous , Palamède ?





SCÈNE V.

PALAMEDE, TYDÉE.

PALAMEDE.

EMbrassez-moi, mon Fils, après tant de mal-
heurs ;

Qu'il m'est doux de revoir l'objet de tant de
pleurs!

TYDÉE.

S'il est vrai que les biens qui nous coûtent des lar-
mes,

Doivent pour un cœur tendre avoir le plus de
charmes,

Helas ! après les pleurs que j'ai versé pour vous ;
Que cet heureux instant me doit être bien doux !

Ah ! Seigneur, qui m'eût dit qu'au moment qu'un
Oracle

Sembloit mettre à mes vœux un éternel obstacle ;
Palamede à mes yeux s'offriroit aujourd'hui,

Malgré le sort affreux dont j'ai tremblé pour lui ?
Est-ce ainsi que des Dieux la suprême sagesse,

Doit braver des mortels la crédule foiblesse ?

Mais puisqu'enfin ici j'ai pû vous retrouver ;
 Je vois bien que le Ciel ne veut que m'éprouver :
 Qu'avec vous sa bonté va deormais me rendre
 Un Ami qu'avec vous je n'osois plus attendre.
 Mais vous versez des pleurs ! ah ! n'est - ce que pour
 lui ,
 Que les Dieux sans détours s'expliquent aujourd'hui ?

P A L A M E D E .

N'accusons point des Dieux la sagesse suprême ;
 Croyez , mon Fils , croyez qu'elle est toujours la
 même.
 Gardons nous de vouloir , foibles & curieux ,
 Penetrer des secrets qu'ils voilent à nos yeux.
 Ils ont du moins parlé sans détour sur Oreste ;
 Un triste souvenir est tout ce qui m'en reste :
 J'ai vû ses yeux couverts des horreurs du trépas ?
 Je l'ai tenu long - tems mourant entre mes bras ;
 Sa perte de la mienne alloit être suivie ,
 Si l'intérêt d'un fils n'eût conservé ma vie ;
 Si j'eusse , dans l'horreur d'un transport furieux ;
 Soupçonné comme vous la sagesse des Dieux ;
 Conduit par elle seule au sein de la Phocide ,
 Cette même sagesse auprès de vous me guide ;

Trop heureux de formais si le sort moins jaloux
 M'eût rendu tout entier mon espoir le plus doux !
 Mais hélas ! que le Ciel qui vers vous me ren-
 voye ,

Mêle dans ce moment d'amertume à ma joye !
 D'un Fils que j'admirois , que mon Fils est changé !
 Tydée , Oreste est mort ; Oreste est-il vengé ?
 Depuis quel tems , si près de l'objet de ma haine
 Arrêtez-vous vos pas à la cour de Mycène ?
 Arcas ne m'a point dit que vous fussiez ici.
 Mon Fils , d'où vient qu'Arcas n'en est point
 éclairci ?

Pourquoi ne le point voir ? vous connoissez son
 zele ;

Deviez-vous vous cacher à cet Ami fidele ?
 Parlez enfin , quel soin vous retient en des lieux ,
 Où vous n'osez punir un Tyran odieux ?

TYDÉE.

Prévenu des malheurs d'une tête si chere ,
 Ma premiere vengeance étoit dûe à mon Pere.
 Mais , Seigneur , n'est - ce point dans ces funestes
 lieux
 Trop exposer des jours qu'ont respecté les Dieux ,
 N'est-ce point trop compter sur une longue absence ?

Que d'oser s'y montrer avec tant d'assurance ?

PALAMÈDE.

Mon fils , j'ai tout prévu , calmez ce vain effroi ,
C'est à mes ennemis à trembler , non à moi.

Et comment en ces lieux craindrois-je de paraître ,

Moi que d'abord Arcas a paru méconnoître ?

Moi que devance ici le bruit de mon trépas ?

Moi dont enfin le Ciel semble guider les pas ?

D'ailleurs , un sang si cher m'appelle à sa défense ;

Que tout cede en mon cœur au soin de sa vengeance.

La sœur d'Oreste en proie à ses persecuteurs ,

Doit ce jour éprouver le comble des horreurs.

Je viens contre un Tyran , prêt à tout entreprendre ,

Reconnoître les lieux où je veux le surprendre ;

Puisqu'il faut l'immoler , ou périr cette nuit ,

Qu'importe à mes desseins le péril qui me suit ?

Mon fils , si même ardeur eût guidé votre audace ;

Vous n'auriez pas pour moi ce fouci qui vous
glace :

Comment dois-je expliquer vos regards interdits ?

Je ne trouve par tout que des cœurs atterdits ?

Que

Que des Amis troublez sans force & sans courage ,
 Accoutumez au joug d'un honteux esclavage.
 Par ma presence en vain j'ai crû les rassembler ;
 Un Guerrier les retient , & les fait tous trembler.
 Mais moi seul au-dessus d'une crainte si vaine ,
 Je prétends immoler ce Guerrier à ma haine :
 C'est par-là que je veux signaler mon retour.
 Un défenseur d'Egythe est indigne du jour.
 Parlez , connoissez-vous ce Guerrier redoutable ,
 Pour le Tyran d'Argos rempart impénétrable ?
 Pourquoi sous vos efforts n'a-t-il pas succombé ?
 Parlez , mon Fils ; qui peut vous l'avoir dérobé ;
 Votre haute valeur deormais rallentie ,
 Pour lui seul aujourd'hui s'est-elle démentie ?
 Vous rougissez , Tydée : Ah ! quel est mon effroi
 Je vous l'ordonne enfin ; parlez , répondez moi.
 D'un desordre si grand que faut-il que je pense !

TYDÉE.

Ne pénétrez - vous point un si triste silence ?

PALAMÉDE.

Qu'entens - je ! quel soupçon vient s'offrir à mon
 cœur.

Quoi , mon fils ! . . . Dieux puissans ! laissez - moi
 mon erreur.

A a

Ah ! Tydée, est-ce vous qui prenez la défense
 De l'indigne ennemi que poursuit ma vengeance ?
 Puis-je croire qu'un Fils ait prolongé les jours
 Du cruel qui des miens cherche à trancher le cours ?
 Falloit - il vous revoir pour vous voir si coupable ?

TYDÉE.

N'irritez point , Seigneur, la douleur qui m'accable,
 Votre vertu toujours constante en ses projets ,
 Ne fait que redoubler l'horreur de mes forfaits :
 Il suffit qu'à vos yeux la honte m'en punisse ;
 Ne m'en souhaitez pas un plus cruel supplice.
 D'un malheureux amour, ayez pitié , Seigneur.
 Le Ciel qui m'en punit avec tant de rigueur ,
 Sçait les tourmens affreux où mon ame est en
 proie :

Mais vainement sur moi son courroux se déploie :
 Je sens que les remords d'un cœur né vertueux ,
 Souvent pour le punir vont plus loin que les Dieux

PALAMEDE

Qu'importe à mes desseins le remords qui l'agite ?
 Croyez-vous qu'envers moi le remords vous ac-
 quitte ?

Perfide, il est donc vrai , je n'en puis plus douter,
 Ni de votre innocence un moment me flater ;

TRAGÉDIE.

283

Quoi ! pour le sang d'Egylthe aux yeux de Pala-
mede

Tydée ose avoïer l'amour qui le possède ?

S'il vous rend malgré moi criminel aujourd'hui ,

Cette main vous rendra vertueux malgré lui.

Fils ingrat , c'est du sang de votre indigne Amante

Qu'à vos yeux trop charmez je veux l'offrir fu-
mante.

TYDÉE.

Ti faudra donc , avant que de verser le sien ,

Commencer aujourd'hui par répandre le mien.

Puisqu'à votre couroux il faut une victime ,

Frappez , Seigneur , frappez , voilà l'auteur du cri-
me.

PALAMEDE.

Juste Ciel ! se peut-il qu'à l'aspect de ces lieux

Fumans encor d'un sang pour lui si précieux ,

Dans le fond de son cœur la voix de la Nature

N'excite en ce moment ni trouble , ni murmure ?

TYDÉE.

Et que m'importe à moi le sang d'Agamemnon ?

Quel intérêt si saint m'attache à ce grand nom ,

Pour lui sacrifier les transports de mon ame ,

Et le prix glorieux qu'on propose à ma flamme ?

Aa ij

Et pourquoi votre fils lui doit-il immoler ? . . .

PALAMEDE.

Si je disois un mot , je vous ferois trembler.
 Vous n'êtes point mon fils , ni digne encor de l'être ;
 Par d'autres sentimens vous le feriez connoître.
 Mon fils , infortuné , soumis , respectueux ,
 N'offroit à mon amour qu'un Héros vertueux.
 Il n'auroit point brûlé pour le sang de Thyeste ;
 Un si coupable amour n'est digne que d'Oreste.
 Mon fils de son devoir eût été plus jaloux.

TYDEE.

Et quel est donc , Seigneur , cet Oreste ?

PALAMEDE.

C'est vous.

ORESTE.

Oreste , moi , Seigneur ! Dieux ! qu'entens je ?

PALAMEDE.

Qui , vous même ;

Qui ne devez vos jours qu'à ma tendresse extrême.
 Le traître dont ici vous protegez le sang ,
 Auroit sans moi du vôtre épuisé votre flanc.
 Ingrat , si deormais ma foi vous paroît vaine ,
 Retournez à Samos interroger Thirrhene.
 Instruit de votre sort , sa constante amitié

A fécondé pour vous mes soins & ma pitié.
Il ſçait , pour conſerver une ſi chere vie ,
Par le Tyran d'Argos ſans celle pourſuivie ,
Que ſous le nom d'Oreſte à des traits ennemis
J'offrois , ſans balancer , la tête de mon fils.
C'eſt ſous un nom ſi grand , que de vengeance avide,
Il venoit en ces lieux punir un parricide.
Je l'ai vû , ce cher fils , triſte objet de mes vœux ,
Mourir entre les bras d'un pere malheureux.
J'ai perdu pour vous ſeul cette unique eſperance.
Il eſt mort , j'en attends la même recompènſe.
Sacrifiez ma vie au Tyran odieux ,
A qui vous immolez des noms plus précieux ?
Qu'à votre lâche amour tout autre intérêt cede ,
Il ne vous reſte plus qu'à livrer Palamede.
Il vivoit pour vous ſeul , il feroit mort pour vous.
C'en eſt aſſez , cruel pour exciter vos coups.

O R E S T E.

Pourſuivez , ce tranſport n'eſt que trop légitime
Egalez , s'il ſe peut , le reproche à mon crime ;
Accablez-en, Seigneur , un amour odieux ,
Trop digne d'un couroux des hommes & des
Dieux.
Qui moi , j'ai pû brûler pour le ſang de Thyeſte ?

A quels forfaits , grands Dieux , réservez - vous
Oreste ?

Ah ! Seigneur, je frémis d'une secrette horreur,
Je ne sçai quelle voix crie au fonds de mon cœur.
Hélas ! malgré l'amour qui cherche à le surpren-
dre.

Mon pere mieux que vous a sçû s'y faire entendre.
Courons pour appaiser son ombre & mes remords ,
Dans le sang d'un barbare éteindre mes transports ;
Honteux de voir encor le jour qui nous éclaire ,
Je m'abandonne à vous, parlez que faut-il faire ?

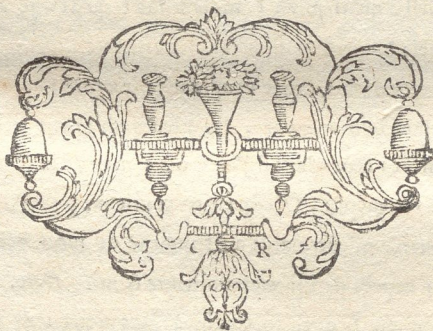
PALAMÉDE.

Arracher votre sœur à mille indignitez ,
Appaiser d'un grand Roi les mânes irritez ,
Les venger des fureurs d'une barbare mere ,
Venir sur son tombeau jurer à votre pere
D'immoler son bourreau , d'expier aujourd'hui
Tout ce que votre bras osa tenter pour lui ;
Rassûrer votre sœur ; mais lui cacher son frere.
Ses craintes , ses transports trahiroient ce mystere ;
Vous offrir à ses yeux sous le nom de mon fils ,
Sous le vôtre , Seigneur , assembler nos amis.
Que vous dirai-je enfin ? contre un amour funeste
Reprendre avec le nom des soins dignes d'Oreste.

ORESTE.

Ne craignez point qu'Oreste indigne de ce nom ,
Démence la fierté du sang d'Agamemnon ,
Venez, si vous doutez qu'il méritât d'en estre ,
Voir couler tout le mien pour le mieux reconnoître.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.



SCENE PREMIERE.

ELECTRE.

O U laissai-je égarer mes vœux & mes esprits ?
 Juste Ciel ! qu'ai-je vû ? mais hélas ! qu'ai-je ap-
 pris ?

Oreste ne vit plus , tout veut que je le croie ;
 Le trouble de mon cœur , les pleurs où je me noie.
 Il est mort ; cependant si j'en crois à mes yeux ,
 Oreste vit encore , Oreste est en ces lieux.

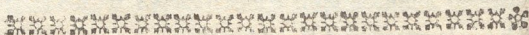
Ma douleur m'entraînoit au tombeau de mon pere ;
 Pleurer auprès de lui mes malheurs & mon frere.
 Qu'ai-je vû ? quel spectacle à mes yeux s'est of-
 fert !

Son tombeau de presens & de larmes couvert ;

Un fer , signe certain qu'une main se prépare
 A venger

A venger ce grand Roi des fureurs d'un Barbare.
Quelle main s'arme encor contrefes ennemis ?
Qui jure ainsi leur mort , si ce n'est pas son fils ?
Ah ! je le reconnois à sa noble colere ,
Et c'est du moins ainsi qu'auroit juré mon frere.
Qu'iqu'ardent qu'il paroisse à venger nos malheurs ;
Tydée eût-il couvert ce tombeau de ses pleurs ?
Ce ne sont point non plus les pleurs d'une adultere ,
Qui ne veut qu'insulter aux mânes de mon pere.
Ce n'est que pour braver son époux & les Dieux ,
Qu'elle élève à sa cendre un tombeau dans ces lieux :
Non , elle n'a dressé ce monument si triste ,
Que pour mieux signaler son amour pour Egeſthe ;
Pour lui rendre plus chers son crime & ses fureurs ,
Et pour mettre le comble à mes vives douleurs.
Qu'ils tremblent cependant ces meurtriers impies ,
Qu'il semble que déjà poursuivent les Furies :
J'ai vû le fer vengeur , Egeſthe va perir ;
Mon frere ne revient que pour me secourir.
Flateuse illusion , à qui l'effroi succede ;
Puis-je encor soupçonner le fils de Palamede ?
Un témoin si sacré peut-il m'être suspect ?
On vient : c'est lui , mon cœur s'émeut à son aspect.

Mon frere. . . quel transport s'empare de mon ame !
Mais hélas ! il est seul.



SCENE II.

ORESTE, ELECTRE,

ORESTE.

JE vous cherche, Madame ;
Tout semble désormais servir votre courroux :
Votre indigne ennemi va tomber sous nos coups.
Sçavez-vous quel Héros vient à votre défense ?
Quelle main avec nous frappe d'intelligence ?
Le Ciel à vos amis vient de joindre un vengeur ,
Que nous n'attendions plus.

ELECTRE.

Et quel est - il , Seigneur ?
Que dis - je ? puis - je encor méconnoître mon
frere ?
N'en doutons plus , c'est lui.

ORESTE.

Madame , c'est mon pere.

TRAGEDIE.

291

ELECTRE.

Votre pere, Seigneur ! & d'où vient qu'aujourd'hui

Oreste à mon secours ne vient point avec lui ?

Peut-il abandonner une triste Princeſſe ?

Est-ce ainſi qu'à me voir ſon amitié ſ'emprefſe !

ORESTE.

Vous le ſçavez , Oreſte a vû les ſombres bords ;

Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ELECTRE.

Et n'avez-vous pas crû , Seigneur , qu'avec Oreſte

Palamede avoit vû cet empire funeſte ?

Il revoit cependant la clarté qui nous luit :

Mon frere , eſt-il le ſeul que le deſtin pourſuit ?

Vous-même , ſans eſpoir de revoir le rivage ,

Ne trouvâtes-vous pas un Port dans le naufrage ?

Oreſte , comme vous , peut en être échapé ;

Il n'eſt point mort , Seigneur , vous vous êtes
trompé.

J'ai vû dans ce Palais une marque aſſûrée ,

Que ces lieux ont revû le petit - fils d'Atrée ,

Le tombeau de mon pere encor mouillé de pleurs.

Qui les auroit verſez ? qui l'eût couvert de fleurs ?

Qui l'eût orné d'un fer ? quel autre que mon frere

L'eût oſé conſacrer aux mânes de mon pere ?

Bb ij

Mais quoi, vous vous troublez ! Ah ! mon frere est
ici !

Helas ! qui mieux que vous en doit être éclairci ?

Ne me le cachez point, Oreste vit encore.

Pourquoi me fuir ? pourquoi vouloir que je l'i-
gnore ?

J'aime Oreste, Seigneur, un malheureux amour
N'a pû de mon esprit le bannir un seul jour.

Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse :

Si vous sçaviez pour lui jusqu'où va ma tendresse,

Votre cœur frémiroit de l'état où je suis,

Et vous termineriez mon trouble & mes ennuis.

Helas ! depuis vingt ans que j'ai perdu mon pere,

N'ai je donc pas assez éprouvé de misere ?

Esclave dans les lieux d'où le plus grand des Rois

A l'univers entier sembloit donner des loix,

Qu'a fait aux Dieux cruels sa malheureuse fille ?

Quel crime contre Electre arme ensoi sa famille ?

Une mere en fureur la hait & la poursuit ;

Ou son frere n'est plus, ou le cruel la fuit.

Ah ! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreste ;

Rendez moi par pitié le seul bien qui me reste.

O R E S T E.

Eh bien ! il vit encore, il est même en ces lieux ;

Gardez- vous cependant.....

ELECTRE.

Qu'il paroisse à mes yeux.

Oreste, se peut-il qu'Electre te revoye !

Montrez le-moi, dussai-je en expirer de joye.

Mais hélas ! n'est-ce point lui-même que je voi ?

C'est Oreste , c'est lui , c'est mon frere & mon
Roi.

Aux transports qu'en mon cœur son aspect a fait
naître ,

Eh ! comment si long-tems l'ai - je pû méconnoi-
tre ?

Je vous revois enfin , cher objet de mes vœux !

Momens tant souhaitez ! ô jour trois fois heureux !

Vous vous attendrillez , je vois couler vos larmes :

Ah ! Seigneur , que ces pleurs pour Electre ont de
charmes !

Que ces traits, ces regards , pour elle ont de dou-
ceur !

C'est donc vous que j'embrasse , ô mon frere !

ORESTE

Ah ! ma sœur ,

Mon amitié trahit un important mystere :

Mais hélas ! que ne peut Electre sur son frere ?

B b iij

ELECTRE.

Est-ce de moi , cruel , qu'il faut vous défier ;
 D'une sœur qui voudroit tout vous sacrifier ?
 Et quelle autre amitié fut jamais si parfaite ;

O R E S T E .

Je n'ai craint que l'ardeur d'une joye indiscrete.
 Dissimulez des soins , quoique pour moi si doux :
 Ma sœur , à me cacher j'ai souffert plus que vous.
 D'ailleurs , jusqu'à ce jour je m'ignorois moi-
 même.

Palamede pour moi rempli d'un zele extrême ,
 Pour conserver des jours à sa garde commis ;
 M'élevoit à Samos sous le nom de son fils.
 Le sien est mort , ma sœur , la colere céleste
 A fait périr l'ami le plus cheri d'Oreste ;
 Et peut-être sans vous , moins sensible à vos maux ,
 Envierois-je le sort qu'il trouva dans les flots.

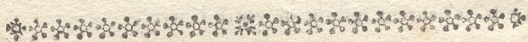
E L E C T R E .

Se peut-il qu'en regrets votre cœur se consume ;
 Ah ! Seigneur , laissez-moi jouir sans amertume
 Du plaisir de revoir un frere tant aimé.
 Quel entretien pour moi ! que mon cœur est charmé !
 P'oublie en vous voyant qu'ailleurs peut-être on
 m'aime ,

J'oublie auprès de vous jusques à l'Amant même :
 Surmontez comme moi ce penchant trop flateur ,
 Qui semble malgré vous entraîner votre cœur
 Quel que soit votre amour , les traits d'Iphianasse
 N'ont rien de si charmant que la vertu n'efface.

ORESTE.

La vertu sur mon cœur n'a que trop de pouvoir ,
 Ma sœur , & mon nom seul suffit à mon devoir.
 Non , ne redoutez rien du feu qui me possède.
 Ou vient , séparons-nous. Mais non , c'est Pala-
 mede.



SCÈNE III.

ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE
 ANTENOR.
 PALAMEDE.

A Nrenor, demeurez , observez avec soïn
 Que de notre entretien quelqu'un ne soit témoin.

ORESTE.

Vous revoyez , ma sœur , cet ami si fidele ,
 Dont nos malheurs , les tems , n'ont pû passer le
 zele.

B b iiii.

ELECTRE ;
ELECTRE.

Qu'avec plaisir , Seigneur , je revois aujourd'hui
 D'un sang infortuné le généreux appui !
 Ne foyez point surpris ; attendri par mes larmes ,
 Mon fiere a dissipé mes mortelles allarmes ;
 De cet heureux secret mon cœur est éclairci.

PALAMEDE.

Je rends graces au Ciel qui vous rejoint ici.
 Oreste m'est témoin avec quelle tendresse
 J'ai déploré le sort d'une illustre Princesse ;
 Avec combien d'ardeur j'ai toujours souhaité
 Le bien heureux instant de votre liberté .
 Je vous rassemble enfin , famille infortunée ,
 A des malheurs si grands trop long-tems condam-
 née.
 Qu'il m'est doux de vous voir où régnoit autrefois
 Ce Pere vertueux , ce Chef detant de Rois ,
 Que fit périr le fort trop jaloux de sa gloire !
 O jour ! que tout ici rapelle à ma memoire ;
 Jour cruel , qu'ont suivi tant de jours malheureux
 Lieux terribles , témoins d'un parricide affreux ,
 Retravez-nous sans cesse un spectacle si triste.
 Oreste , c'est ici que le barbare Egyste ,
 Ce monstre détesté , souillé de tant d'horreurs ;

Immola votre Pere à ses noires fureurs.

Là , plus cruelle encor , pleine des Eumenides ,

Son Epouse sur lui porta ses mains perfides :

C'est ici que sans force , & baigné dans son sang ,

Il fut long-tems traîné le couteau dans le flanc.

Mais c'est-là que du sort lassant la barbarie ,

Il finit dans mes bras ses malheurs & sa vie.

C'est là que je reçus , impitoyables Dieux ,

Et ses derniers soupirs , & ses derniers adieux.

A mon triste destin , puisqu'il faut que je cede ,

Adieu , prends soin de toi , fuis , mon cher Pala-
mede ;

Cesse de m'immoler d'odieux ennemis ,

Je suis assez vengé , si tu sauves mon Fils.

Va , de ces inhumains sauve mon cher Oreste ,

C'est à lui de venger une mort si funeste.

Vos amis sont tout prêts , il ne tient plus qu'à
vous ;

Une indigne terreur ne suspend plus leurs coups :

Chacun à votre nom & s'excite , & s'anime ,

On n'attend pour frapper que vous & la victime.

à *Electre.*

De votre part , Madame , on croit que votre cœur

Voudra bien seconder une si noble ardeur.

C'est parmi les flambeaux d'un coupable hymenée
 Que le Tyran doit voir trancher sa destinée.
 Princesse, c'est à vous d'assurer nos projets,
 Flatez-le d'un hymen si doux à ses souhaits:
 C'est sous ce faux espoir qu'il faut que votre haine
 Au Temple où je l'attens ce jour même l'entraîne.
 Mais en flatant ses vœux dissimulez si bien,
 Que de tous nos desseins il ne soupçonne rien.

ELECTRE.

L'entraîner aux Autels ! Ah ! projet qui m'accable !

Itys y périroit, Itys n'est point coupable.

PALAMEDE.

Il ne l'est point, grands Dieux ! né du sang dont il
 fort ;

Il Pest plus qu'il ne faut pour meriter la mort.

Juste Ciel ! est-ce ainsi que vous vengez un Pere ?

L'un tremble pour la sœur, & l'autre pour le frere ?

L'amour triomphe ici ? Quoi ! dans ces lieux cruels

Il sera donc toujours d'illustres criminels ?

Est-ce donc sur des cœurs livrez à la vengeance,

Qu'il doit un seul moment signaler sa puissance ?

Rompez l'indigne joug qui vous tient enchaînez,

Eh ! l'Amour est-il fait pour les infortunez ?

Il a fait les malheurs de toute votre race :
Jugez si c'est à vous d'oser lui faire grace.
Songez pour mieux dompter le feu qui vous sur-
prend,
Que le crime qui plaît est toujours le plus grand.
Faites voir qu'un grand cœur que l'Amour peut sé-
duire,
Ne manque à son devoir, que pour mieux s'en inf-
truire.
Ne vous attirez point le reproche honteux
D'avoir pu mériter d'être si malheureux.
Peut-être sans l'Amour seriez-vous plus sévères.
Vous sçavez sur les fils si l'on poursuit les pères.
Songez si le supplice en est trop odieux,
Que c'est du moins punir à l'exemple des Dieux :
Mais je vois que l'honneur qui vous en sollicite,
De nos amis en vain rassemble ici l'élite.
C'en est fait, de ce pas je vais les disperser,
Et conserver ce sang que vous n'osez verser.
En effet, que m'importe à moi de le répandre ?
Ce n'est point malgré vous que je dois l'entrepen-
dre.
Pour venger vos affronts j'ai fait ce que j'ai pu :
Mais vous n'avez point fait ce que vous avez dû.

ELECTRE;
ELECTRE.

Ah! Seigneur, arrêtez, remplissez ma vengeance;
 Je sens de vos soupçons que ma vertu s'offense.
 Percez le cœur d'Itys, mais respectez le mien,
 Il n'est point retenu par un honteux lien:
 Et quoique ma pitié fasse pour le défendre,
 Tout ce qu'eût fait l'Amour sur le cœur le plus
 rendre,
 Ce feu, ce même feu dont vous me soupçonnez,
 Loin d'arrêter, Seigneur.....

PALAMÉDE.

Madame, pardonnez,
 J'ai peut-être à vos yeux poussé trop loin mon
 zèle:

Mais tel est de mon cœur l'empressement fidèle.
 Je ne hais point Itys, & sa fière valeur
 Pourra seule aujourd'hui faire tout son malheur:
 Oreste est généreux, il peut lui faire grace;
 J'y consens, mais d'Itys vous connoissez l'audace;
 Il défendra le sang qu'on va faire couler:
 Cependant il nous faut périr, ou l'immoler;
 Et ce n'est qu'aux Autels, qu'avec quelque avan-
 tage;
 On peut jusqu'au Tyran espérer un passage.

La garde qui le suit , trop forte en ce Palais ,
Rend le combat douteux , encor plus le succès ;
Puisque votre ennemi pourroit encor sans peine ,
Quoique vaincu , sauver ses jours de votre haine :
Mais ailleurs , malgré lui , par la foule pressé ,
Vous le verrez bien-tôt à vos pieds renversé.

O R E S T E.

Venez , Seigneur , venez ; si l'amour est un crime ,
Vous verrez que mon cœur en est seul la victime ;
Qu'il peut bien quelquefois toucher les malheureux ,
Mais qu'il est sans pouvoir sur les cœurs généreux.

P A L A M E D E.

Il est vrai , j'ai tout craint du feu qui vous anime :
Mais j'ai tout espéré d'un cœur si magnanime ;
Et je connois trop bien le sang d'Agamemnon ,
Pour soupçonner qu'Oreste en démente le nom.
Mon cœur , quoiqu'allarmé des sentimens du vô-
tre ,
N'en présumoit pas moins & de l'un & de l'autre ,
Si de votre vertu ce cœur a pû douter ,
Mes soupçons n'ont servi qu'à la faire éclater.
Mais pour mieux signaler ce que j'en dois attendre ,
Après moi chez Arcas , Seigneur , daignez vous
rendre :

Vous me verrez bien-tôt expirer à vos yeux ;
Ou venger d'un cruel , vous , Electre & les Dieux.

O R E S T E.

Adieu , ma sœur , calmez la douleur qui vous presse ;
Vous sçavez à vos pleurs si mon cœur s'intéresse.

ELECTRE.

Allez , Seigneur , allez , vengez tous nos mal-
heurs ,

Et que bien-tôt le Ciel vous redonne à mes pleurs ;

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELECTRE.

T Andis qu'en ce Palais mon hymen se prépare,
 Dieux ! quel trouble secret de mon ame s'empare ?
 Le severe devoir qui m'y fait consentir,
 Est-il si-tôt suivi d'un honteux repentir ?
 Croirai-je qu'un amour proscriit par tant de larmes
 Puisse encor me causer de si vives allarmes ?
 Non, ce n'est point l'amour, l'amour seul dans un
 cœur
 Ne pourroit exciter tant de trouble & d'horreur,
 Non, ce n'est point un feu dont ma fierté s'irrite.
 Ah ! si ce n'est l'amour, qu'est-ce donc qui m'agi-
 te ?
 Un amour si long-tems sans succès combattu,
 Voudroit-il d'aujourd'hui respecter ma vertu ?

Festins cruels , & vous criminelles tenebres ,
Plaintes d'Agamemnon , cris perçans , cris fune-
bres ,

Sang que j'ai vû couler , pitoyables adieux ,
Soyez à ma fureur plus qu'Oreste & les Dieux ;
Echauffez des transports que mon devoir anime ;
Peignez à mon amour un Héros magnanime...

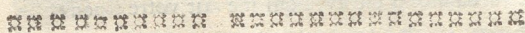
Non , ne me peignez rien , effacez seulement
Les traits trop bien gravez d'un malheureux Amant,
D'une injuste fierté trop constante victime ,
Dont un pere inhumain fait ici tout le crime ;
Toujours prêts à défendre un sang infortuné ,
Aux caprices du fort long-tems abandonné.

On vient. Helas , c'est lui ! que mon ame éperdue
S'attendrit & s'emeut à cette chere vûë !

Dieux ! qui voyez mon cœur dans ce triste moment,
Ai je assez de vertu pour perdre mon Amant ?



SCENE



SCÈNE II.

ELECTRE, ITYS.

ITYS.

P Enétre d'un malheur où mon cœur s'intéresse,
M'est-il enfin permis de revoir ma Princesse ?

Si j'en crois les apprêts qui se font en ces lieux,
Je puis donc sans l'aigrir m'offrir à ses beaux yeux ?
Quelque prix qu'on prépare au feu qui me dévore,
Malgré tout mon espoir, que je les crains encore !
Dieux ! se peut-il qu'Electre, après tant de ri-
goureux,

Daigne choisir ma main pour essuyer ses pleurs !
Est-ce elle qui m'éleve à ce comble de gloire ?
Mon bonheur est si grand, que je ne le puis croire.
Ah ! Madame, à qui dois-je un bien si doux pour
moi ?

(Amour, fais, s'il se peut, qu'il ne soit dû qu'à toi.)
Electre, s'il est vrai que tant d'aideur vous touche ;
Confirmez notre hymen d'un mot de votre bouche,
Laissez-moi dans ces yeux, de mon bonheur jaloux

C c

Lire au moins un avcu qui me fait votre Epoux.
 Quoi ! vous les détournez ! Dieux ! quel affreux silence !

Ma Princesse , parlez ; vous fait-on violence ?
 De tout ce que je vois , que je me sens troubler !
 Ah ! ne me cachez point vos pleurs prêts à couler.
 Confiez à ma foi le secret de vos larmes ;
 N'en craignez rien , ce cœur quoiqu'épris de vos
 charmes ,

N'abusera jamais d'un pouvoir odieux.
 Madame , par pitié tournez vers moi les yeux.
 C'en est trop , je pénètre un mystere funeste ,
 Vous cedez au destin qui vous enleve Oreste :
 Vous croyez désormais que pour vous aujourd'hui
 L'Univers tout entier doit périr avec lui.
 Votre cœur cependant à sa haine fidèle ,
 Accablé des rigueurs d'une mere cruelle ,
 Au moment que je crois qu'il s'attendrit pour moi ;
 M'abhorre , & ne se rend qu'aux menaces du Roi.

ELECTRE.

Fils d'Egythe , reviens d'un soupçon qui me blesse.
 Electre ne connoit ni crainte , ni foiblesse ;
 Son cœur dont rien ne peut abaisser la fierté ,
 Même au milieu des fers agit en liberté.

Quelque appui que le fort m'enleve dans mon frere ,
 Je crains plus tes vertus que les fers , ni ton pere :
 Né crois pas qu'un Tyran pour toi puisse en ce
 jour ,

Ce que ne pourroit pas ou l'estime , ou l'amour.
 Non , quel que soit le sang qui coule dans tes vei-
 nes ,

Je ne t'impute rien de l'horreur de mes peines ,
 Je ne puis voir en toi qu'un Prince généreux ,
 Que de tout mon pouvoir je voudrois rendre heu-
 reux .

Non , je ne te hais point , je serois inhumaine ,
 Si je pouvois payer tant d'amour de ma haine .

I T Y S .

Je ne suis point haï ! comblez donc tous les vœux
 Du cœur le plus fidèle & le plus amoureux.
 Vous n'avez plus de haine ? eh bien qui vous arrête !
 Les Autels sont parez , & la victime est prête ,
 Vetez sans differer par des nœuds éternels
 Vous unir à mon fort au pied des Immortels .
 Egypte doit bien-tôt y conduire la Reine ;
 Souffrez que sur leurs pas mon amour vous entraî-
 ne .

On n'attend plus que vous.

ELECTRE *à part.*

On n'attend plus que moi !

Dieux cruels , que ce mot redouble mon effroi !

Quoi , tout est prêt , Seigneur ?

I T Y S.

Oùï , ma chere Princesse.

ELECTRE.

Helas !

I T Y S.

Ah ! dissipez cette sombre tristesse.

Vos yeux d'assez de pleurs ont arrosé ces lieux.

Livrez-vous à l'époux que vous offrent les Dieux.

Songez que cet hymen va finir vos miseres ,

Qu'il vous fait remonter au trône de vos peres :

Que lui seul peut briser vos indignes liens ,

Et terminer les maux qui redoublent les miens.

Le plus grand de mes soins dans l'ardeur qui m'ani-
me ,

Est de vous arracher au sort qui vous opprime.

Mycenes vous déplaît ; eh bien j'en sortirai ,

Content du nom d'époux par tout je vous suivrai.

Trop heureux pour tout prix du feu qui me consu-
me ,

Si je puis de vos pleurs adoucir l'amertume.
Aussi touché que vous du destin d'un Heros.

ELECTRE.

Helas ! que ne fait il le plus grand de mes maux !
Et que ce triste hymen où ton amour aspire ;
Cet hymen , non , Itys , je ne puis y soufcrire.
J'ai promis , cependant je ne puis l'achever :
Ton pere est aux Autels , je m'en vais l'y trouver ;
Attends-moi dans ces lieux.

ITYS.

Et vous êtes sans haine !
Aux Autels , quoi , sans moi ! Demeurez , inhumaine ;
Demeurez , ou bien-tôt d'un amant odieux
Ma main fera couler tout le sang à vos yeux.
Vous gardiez donc ce prix à ma perséverance ?

ELECTRE.

Ah ! plus tu m'attendris , moins notre hymen s'avance.

ITYS *se jettant à ses genoux.*

Quoi ! vous m'abandonnez à mes cruels transports ?

ELECTRE.

Que fais-tu malheureux ? laisse-moi mes remords ;
Leve-toi , ce n'est point la haine qui me guide.

IPHIANASSE.

Cessez, cessez de feindre;

Ingrate, c'est plutôt l'insulter que le plaindre.
 La pitié vous sied bien, au moment que c'est vous
 Qui le faites tomber sous vos barbares coups!
 J'entends par-tout voler le nom de votre frere.
 Quel autre que ce traître ennemi de mon pere. . .

ELECTRE.

Respectez un Héros qui ne fait en ces lieux
 Que son devoir, le mien, & que celui des Dieux.
 Le crime n'a que trop triomphé dans Mycène;
 Il est tems qu'un barbare en reçoive la peine;
 Qu'il éprouve ces Dieux, qu'il bravoit l'inhumain.
 Quoique lents à punir, ils punissent enfin.
 Si le Ciel indigné n'eût hâté son supplice
 Il eût fait à la fin soupçonner sa justice.
 Entendez-vous ces cris, & ce tumulte affreux;
 Ce bruit confus de voix de tant de malheureux.
 Tels furent les apprêts de ce festin impie,
 Qu'Egylthe par sa mort dans ce moment expie.
 Mais ce que j'ai souffert de nos cruels malheurs,
 M'apprend, en les vengeant, à respecter vos pleurs.
 Je ne vous offre point une pitié suspecte,
 Un intérêt sacré veut que je les respecte.

Vous insultiez mon frere , & ma juste fierté

Avec trop de rigueur a peut-être éclaté.

D'ailleurs , c'est un Héros que vous devez connoître ;

A vos yeux , comme aux miens , tel il a dû paroître.

SCENE V.

ELECTRE , IPHIANASSE , ARCAS.

A R C A S.

M Adame , c'en est fait , tout cede à nos efforts ,
 Ce Palais se remplit de mourans & de morts.
 Vous sçavez qu'aux Autels notre Chef intrepide
 Devoit d'Agamemnon punir le parricide.
 Mais les soupçons d'Egille , & des avis secrets ,
 Ont haté ce grand jour si cher à nos souhaits.
 Oreste regne enfin , ce Héros invincible
 Semble armé de la foudre en ce moment terrible.
 Tout fuit à son aspect , ou tombe sous ses coups ,
 De longs ruisseaux de sang , signalent son courroux.
 J'ai vû prêt à périr le fier Itys lui-même ,
 Délarmé par Oreste en ce désordre extrême.

Ce

Ce Prince au desespoir , cherchant le seul trépas ,
 Portant par tout la mort , & ne la trouvant pas ,
 A son pere peut-être eût ouvert un passage ;
 Mais sa main désarmée a trompé son courage.
 Ainsi de ses exploits interrompant le cours ,
 Le sort malgré lui-même a pris soin de ses jours.
 Oreste qu'irritoit une fureur si vaine ,
 A sa valeur bien-tôt fait tout ceder sans peine.
 J'ai crû de ce succès devoir vous avertir.
 De ces lieux cependant gardez-vous de sortir ;
 Madame , la retraite est pour vous assurée ;
 Des amis affidez en défendent l'entrée.
 Votre ennemi d'ailleurs au gré de vos desirs ,
 Aux pieds de son vainqueur rend les derniers sou-
 pirs.

IPHIANASSE.

O mon pere ! à ta mort je ne veux point survi-
 vre ;
 Je ne puis la venger ; je vais du moins te sui-
 vre.

(à Electre.)

Cruelle , redoutez , malgré tout mon malheur ;
 Que l'amour n'arme encor pour moi plus d'un ven-
 geur.

SCENE VI.

ORÉSTE , ELECTRE , IPHIANASSE,
ARCAS, GARDES.

A Mis, c'en est assez ; qu'on épargne le reste ;
Laissez , laissez agir la clémence d'Oreste.
Je suis assez vengé.

IPHIANASSE.

Dieux ! qu'est-ce que je vois ?
Sort cruel , c'en est fait , tout est perdu pour moi ;
Celui que j'implorais est Oreste.

ORÉSTE.

Oùi , Madame ;
C'est lui , c'est ce Guerrier , que la plus vive flamme
Vouloit en vain soustraire aux devoirs de ce nom ,
Et qui vient de venger le sang d'Agamemnon.
Quel que soit le courroux que ce nom vous inspire ;
Mon devoir parle assez , je n'ai rien à vous dire,
Votre pere en ces lieux m'avoit ravi le mien.

IPHIANASSE.

Oùi , mais je n'eus point part à la perte du tien.



SCÈNE VII.

ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE,
ARCAS, GARDES.

ORESTE, *à ses Gardes.*

SUIVEZ la , Dieux ! quels cris se font encore entendre ?

D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre.

Palamede , venez rassûrer mes esprits.

Que vous calmez l'horreur qui les avoit surpris !

Ami trop généreux , mon défenseur , mon pere ,

Ah ! que votre présence en ce moment m'est chere !

Quel triste & sombre accueil ! Seigneur , qu'ai-je donc fair ?

Vos yeux semblent sur moi ne s'ouvrir qu'à regret :

N'ai-je pas assez loin étendu la vengeance ?

PALAMEDE.

On la porte souvent bien plus loin qu'on ne pense.

Où , vous êtes vengé , les Dieux le font aussi :

Mais , si vous m'en croyez , éloignez-vous d'ici.

D d ij

Ce Palais n'offre plus qu'un spectacle funeste ;
Ces lieux soüillez de sang sont peu dignes d'Oreste.

Suivez-moi l'un & l'autre.

ORESTE.

Ah que vous me troublez !

Pourquoi nous éloigner ? Palamede parlez ?

Craint-on quelque transport de la part de la Reine ?

PALAMEDE.

Non , vous n'avez plus rien à craindre de sa haine ;

De son triste destin laissez le soin aux Dieux ;

Mais pour quelques momens abandonnez ces lieux :

Venez.

ORESTE.

Non , non , ce soin cache trop de mystère ;

Je veux en être instruit , parlez , que fait ma
mere.

PALAMEDE.

Eh bien ! un coup affreux. . . .

ORESTE.

Ah Dieux ! quel inhumain

A donc jusques sur elle osé porter la main ?

Qu'a donc fait Antenor chargé de la défendre ?

Et comment , & par qui s'est-il laissé surprendre ?

Ah ! j'atteste les Dieux , que mon juste courroux. . .

PALAMEDE.

Ne faites point , Seigneur , de serment contre vous.

ORESTE.

Qui , moi , j'aurois commis une action si noire !

Oreste parricide ! . . . Ah ! pourriez-vous le croire ?

De mille coups plutôt j'aurois percé mon sein.

Juste Ciel ! Et qui peut imputer à ma main ! . . .

PALAMEDE.

J'ai vû , Seigneur , j'ai vû , ce n'est point l'impos-
ture

Qui vous charge d'un coup dont frémit la Nature.

De vos soins généreux plus irritée encor ,

Clytemnestre a trompé le fidèle Antenor ;

Et remplissant ces lieux & de cris & de larmes ;

S'est jetée à travers le péril & les armes ;

Au moment qu'à vos pieds son parricide époux

Etoit prêt d'éprouver un trop juste courroux ,

Votre main redoutable alloit trancher sa vie :

Dans ce fatal instant la Reine l'a faisie.

Vous , sans considérer qui pouvoit retenir

Une main que les Dieux armoient pour le punir ,

Vous avez d'un seul coup , qu'ils conduisoient peut-
être ,

318 E L E C T R E ;

Fais couler tout le sang dont ils vous firent naître ;

 O R E S T E .

Sort ! ne m'as-tu tiré de l'abîme des flots ;

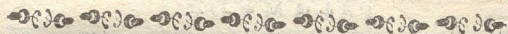
Que pour me replonger dans ce gouffre de maux ?

Pour me faire attendre sur les jours de ma mère ?

Elle vient ; quel objet ! où fuirai-je ?

 E L E C T R E .

 Ah ! mon frère ?



 S C E N E V I I I .

C L Y T E M N E S T R E , O R E S T E , E L E C T R E ,

 P A L A M E D E , A R C A S , A N T E N O R ,

 M E L Y T E , G A R D E S .

 C L Y T E M N E S T R E .

T On frère ! Quoi ! je meurs de la main de mon
 Fils !

Dieux justes ! mes forfaits sont-ils assez punis ?

Je ne te revois donc , Fils digne des Atrides ,

Que pour trouver la mort dans tes mains parricides ?

Jouis de tes fureurs , vois couler tout ce sang ;

Dont le Ciel irrité s'a formé dans mon flanc.

TRAGÉDIE. 319

Montre, que bien plutôt forma quelque Furie,
 Puisse un destin pareil payer ta barbarie.
 Frappe encor, je respire, & j'ai trop à souffrir,
 De voir qui je fis naître, & qui me fait mourir.
 Achevé, épargne-moi ce tourment qui m'accablé.

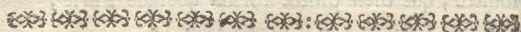
O R E S T E.

Ma mere!

C L Y T E M N E S T R E.

Quoi! ce nom qui te rend si coupable;
 Tu l'oses prononcer? n'affecte rien, cruel;
 La douleur que tu feins te rend plus criminel.
 Triomphe, Agamemnon, jouis de ta vengeance;
 Ton fils ne dément point ton nom, ni sa naissance.
 Pour l'en voir digne au gré de mes vœux & des
 tiens.





SCENE DERNIERE.

ORESTE , ELECTRE , PALAMEDE ,
ANTENOR , ARCAS , GARDES.

O R E S T E.

FRappez , Dieux tout-puissans ! que ma fureur
implore ;

Dieux vengeurs ! s'il en est , puisque je vis en-
core ,

Frappez : mon crime affreux ne regarde que
vous.

Le Ciel n'a-t'il pour moi que des tourmens trop
doux ?

Je vois ce qui retient un courroux légitime ;

Dieux ! vous ne sçavez point comme on punit mon
crime.

E L E C T R E.

Ah ! mon frere , calmez cette aveugle fureur :

N'ai-je donc pas assez de ma propre douleur ?

Voulez-vous me donner la mort , mon cher Ores-
te ?

O R E S T E.

Ah ! ne prononcez plus ce nom que je déteste :
 Et toi , que fait frémir mon aspect odieux ,
 Nature tant de fois outragée en ces lieux ,
 Je viens de te venger du meurtre de mon pere ;
 Mais qui te vengera du meurtre de ma mere ?
 Ah ! si pour m'en punir le Ciel est sans pouvoir ;
 Prêtons-lui les fureurs d'un juste désespoir.
 O Dieux ! que mes remords , s'il se peut , vous fléchissent ;
 Que mon sang , que mes pleurs , s'il se peut , t'attendrissent :
 Ma mere , vois couler.

Il se veut tuer.

P A L A M E D E *le désarmant.*

Ah ! Seigneur.

O R E S T E.

Laisse moi.

Je ne veux rien , cruel , d'Electre , ni de toi.
 Votre cœur affamé de sang & de victimes ,
 M'a fait fouiller ma main du plus affreux des crimes.
 Mais quoi ! quelle vapeur vient obscurcir les
 airs ?

Grace au Ciel, on m'entrouvre un chemin aux Enfers.

Descendons, les Enfers n'ont rien qui m'épouvante :

Suivons le noir sentier que le sort me présente,
Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.

Quelle triste clarté dans ce moment me luit ?

Qui ramène le jour dans ces retraites sombres ?

Que vois-je ? mon aspect épouvante les ombres !

Que de gémissemens ! que de cris douloureux !

Oreste ! qui m'appelle en ce séjour affreux ?

Egisthe ! ah ! c'en est trop. Il faut qu'à ma colère . . .

Que vois-je ? dans ses mains la tête de ma mere !

Quels regards ! où fuirai-je ? Ah ! monstre furieux !

Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux ?

Je ne souffre que trop, monstre cruel, arrête,

A mes yeux effrayez dérobe cette tête.

Ah ! ma mere, épargnez votre malheureux fils.

Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris :

J'implore ton secours, chere ombre de mon pere :

Viens défendre ton fils des fureurs de sa mere.

TRAGÉDIE.

323

Prends pitié de l'état où tu me vois réduit.

Quoi ! jusques dans tes bras la barbare me suit.

C'en est fait , je succombe à cet affreux supplice :

Du crime de ma main mon cœur n'est point com-
plice ;

J'éprouve cependant des tourmens infinis.

Dieux ! les plus criminels feroient-ils plus pu-
nis ?

F I N

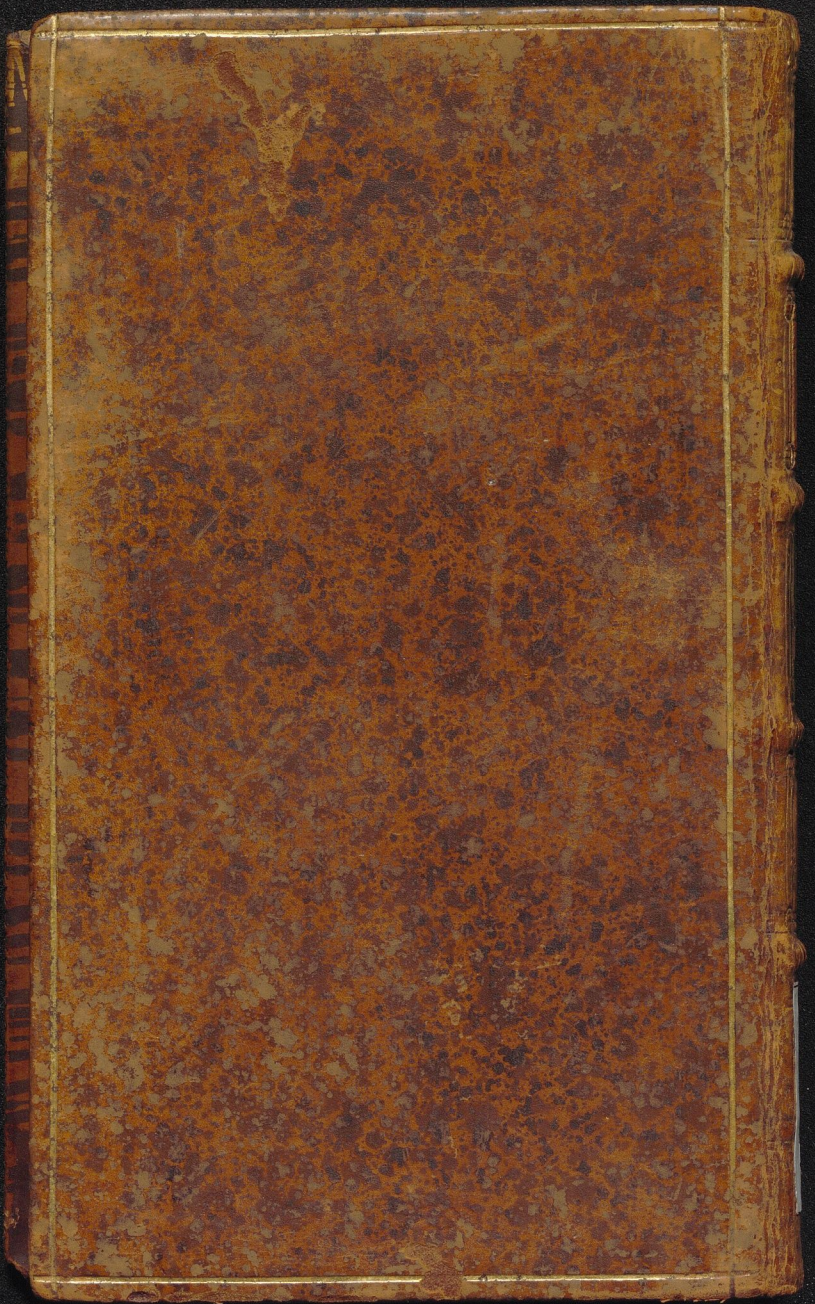
TRACÉ

Plus que de l'air, on me voit l'air
Quoi ! j'ai dans les bras la balance à l'air
C'est de l'air que l'on voit l'air
De l'air de ma main dans l'air
L'air est partout dans l'air
L'air est partout dans l'air
L'air est partout dans l'air

FIN









ELECTRE,

TRAGEDIE.